
U d'/of OTTAWA
39003001205953



ANECDOTES

SUR LE

M^{AL} DE RICHELIEU

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été fait un tirage spécial de :

30 exemplaires sur papier de Chine (nos 1 à 30).
30 — sur papier Whatman (nos 31 à 60).

60 exemplaires, numérotés.

ANECDOTES

SUR LE

M[al] DE RICHELIEU

PAR C. DE RULHIÈRE

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

PAR

EUGÈNE ASSE



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue de Lille, 7

—

M DCCC XC



RULHIÈRE

ET LE

MARÉCHAL DE RICHELIEU

ON *ne lit plus de Rulhière l'*HISTOIRE DE L'ANARCHIE DE POLOGNE, *que Sainte-Beuve cependant avait en haute estime; mais il a laissé un livre, un tout petit livre, qu'on lira toujours avec plaisir et profit. Ce sont les* ANECDOTES SUR LE MARÉCHAL DE RICHELIEU, *attachantes comme le plus intéressant des romans* [1], *instructives comme le tableau le plus fidèle d'une époque où la corruption des mœurs a cela de particulier qu'elle est presque inconsciente, où les femmes n'ont pas plus de vertu que les hommes de fidélité,*

1. Sainte-Beuve les rapproche des *Mémoires du comte de Gramont.* (*Causeries du Lundi,* I, 81.)

où le mariage n'enchaîne la liberté de personne, et où les unions libres fleurissent, non pas sans, mais avec le sacrement. Et personne alors ne s'étonne de cette étrange société! Montesquieu, qui a souvent le style d'un Tacite, n'en a pas la moralité, et s'embarque lui-même sur le courant qui entraîne tout le monde. Jean-Jacques seul fait l'Alceste dans ses écrits, mais dans ses actions est peut-être pire que les autres. Gilbert pousse un cri, un seul, mais c'est nous qu'il touche; ses contemporains en rient. Et tout cela au milieu du plus puissant mouvement de pensée qui, sans en excepter la Réforme, se soit jamais produit dans le monde; alors que la science est renouvelée avec Buffon et Lavoisier, la philosophie avec Condillac, la science politique et la philosophie de l'histoire avec ce même Montesquieu qui écrivait LE TEMPLE DE GNIDE, *les principes des gouvernements, des sociétés, des religions, avec les encyclopédistes; alors que la raison et l'humanité pénètrent dans le droit criminel avec Voltaire. Contraste étrange, peut-être logique, si la liberté de l'esprit était jamais le corollaire de la liberté des mœurs.*

Voilà ce dont il faut se souvenir quand on lit les ANECDOTES SUR LE MARÉCHAL DE RICHELIEU, *ce Faublas avant la lettre.*

I

Louis-François-Armand de Vignerot du Plessis, duc de Richelieu, maréchal de France, qui eut tant de bonnes fortunes en amour et en guerre, qui prit Mme d'Alincourt à son mari et Port-Mahon aux Anglais, ne fut pas aussi heureux en historiens. Rulhière, qui l'avait bien connu, ayant été son aide de camp, puis son ami, et possédait toutes les qualités requises pour en être le biographe étincelant, a laissé son œuvre inachevée. Sénac de Meilhan, le spirituel auteur des Mémoires d'Anne de Gonzague, *et des* Portraits et Caractères du XVIIIe Siècle, *avait aussi ce qu'il faut pour écrire d'une plume fine, sachant tout dire, une pareille vie. Il en forma le dessein après la mort de Rulhière, et même se mit à l'œuvre. Les premières pages qu'il a montrées au duc de Fronsac, le fils du maréchal, l'enchantèrent*[1]. *Mais la Révolution vint à la traverse. Sénac rendit les documents à la famille, émigra, et tout ce qu'il écrivit depuis sur son héros de la veille fut un portrait, très remarquable du reste, et qu'il faut consulter.*

1. La lettre du duc est dans Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, X, 101.

Finalement, ce furent deux écrivains médiocres, Faur, ancien secrétaire du duc de Fronsac, et Soulavie, mis en possession, soit par la confiance sénile de Richelieu, soit par les confiscations révolutionnaires, de tous les papiers de Richelieu, qui écrivirent cette vie dont Rulhière avait raconté seulement la jeunesse amoureuse et romanesque. N'en médisons pas cependant, car c'est à eux que l'on doit la conservation de documents certainement authentiques qui figurent dans la VIE PRIVÉE DU MARÉCHAL DE RICHELIEU, *Paris,* 1790, *du premier, et dans les* MÉMOIRES DU MARÉCHAL DE RICHELIEU, *Paris,* 1790, *du second*[1].

Le maréchal de Richelieu, que Voltaire, auquel il empruntait de l'argent, appelait « mon héros », — ce qui est aimable pour un créancier, — était né le 13 *mars* 1796, *et fut connu jusqu'à la mort de son père, en* 1715, *sous le nom de duc de Fronsac. Il n'avait pas quinze ans accomplis quand il épousa Anne-Catherine de Noailles, nièce du maréchal de Noailles. Il avait été encore plus précoce en amour. Il était presque un enfant lorsqu'il lui arriva, avec la jeune duchesse de Bourgogne, cette aventure qui fait penser au Chérubin de Beaumarchais et qui l'a*

1. Depuis, le maréchal a eu sa revanche dans un livre aussi scrupuleusement historique que spirituel de M. de Lescure : *Nouveaux Mémoires du maréchal de Richelieu,* Paris, Dentu, 1869-1871, 4 vol. in-16.

peut-être inspiré. C'est presque le moment où Saint-Simon dit de lui : « Ce petit duc de Fronsac, qui n'avoit guère alors que seize ans, étoit la plus jolie créature de corps et d'esprit qu'on pût voir. Son père l'avoit présenté à la cour, où Mme de Maintenon, ancienne amie de M. de Richelieu, en fit comme son fils, et, par conséquent, Mme la duchesse de Bourgogne et tout le monde lui fit merveilles, jusqu'au roi. Il y sut répondre avec tant de grâce, et se démêler avec tant d'esprit, de finesse, de liberté, de politesse, qu'il devint bientôt la coqueluche de la cour... Sa figure enchanta les dames[1]. »

Nous ne ferons pas, après Rulhière, la liste de ces mille e tre, ni le récit de ces aventures où le Chérubin se transforme en don Juan. Rulhière lui-même n'a pas achevé ce récit, et peut-être ne faut-il pas s'en plaindre. Quand il s'arrête, Richelieu a vingt-cinq ans : c'est encore l'âge des amours, et le moraliste lui-même sourit et ne gronde pas. En poussant plus loin, le don Juan, vieilli et fourbu, eût fatigué le lecteur, et la satiété aurait amené le mépris. Il est des œuvres qui gagnent plus qu'elles ne perdent à rester incomplètes : la MARIANNE, de Marivaux, n'a jamais pu être heureusement achevée, et les restitutions que l'on essaye de la Vénus de Milo nous

1. Saint-Simon, *Mémoires*, édit. Cheruel, 1873, VIII, 203.

la gâtent plus qu'elles ne nous en rendent l'intégrité parfaite.

Ses maîtresses aussi sont dans toute la fleur de la jeunesse, adorables d'entraînement et d'amoureuse folie. En 1715, *quand s'ouvre la Régence, Mlle de Valois, troisième fille du duc d'Orléans, a seize ans; Mlle de Charolais, une Condé, en a vingt. En* 1720, *Mlle de Boufflers, qui vient d'épouser le duc d'Alincourt, fils du maréchal de Villeroi, en a dix-huit. Restons sur le souvenir de ces charmants visages et de ces galantes aventures. Oublions que Mlle de Valois, devenue duchesse de Modène, mourut dans la solitude du Luxembourg en* 1761 ; *que Mlle de Charolais poursuivit presque jusqu'à sa mort, en* 1758, *une vie de galanteries devenues ridicules avec l'âge, et que Richelieu lui-même apparaissait, en* 1774, *au jeune roi Louis XVI comme une sorte de momie desséchée, puant le musc, débris ridicule d'un autre âge. Mieux vaut que la toile baisse quand Richelieu est encore le type de l'amoureux de la Régence, l'Alcibiade de la France, comme on le nommait, à la veille de devenir le héros de Fontenoy et de Mahon, tel que le feront revivre Alexandre Dumas dans* MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, *ou Bayard dans* LES PREMIÈRES ARMES DE RICHELIEU. *Représentons-nous-le toujours comme nous le peint Sénac de Meilhan dans ce portrait :*

A Versailles, il est dans l'intimité d'un jeune roi qui voit en lui l'homme le plus brillant de sa cour par ses talents et les grâces de son esprit; un homme dont il a admiré les dépêches au conseil, que ses ministres consultent et dont les femmes se disputent la conquête. Richelieu est l'âme des plaisirs, l'arbitre du goût; c'est le modèle que la jeunesse se propose. Dans une nation légère, facile, changeante, où l'homme brille un jour et perd le lendemain tout son lustre, Richelieu semble l'assujettir et la fixer en sa faveur. Il survit à toutes les révolutions du goût. L'éclat qui subjugue les multitudes se mêle à toutes ses actions, embellit les grandes, et fait ressortir les plus petits détails de sa vie. Épris des plaisirs, il n'en est pas l'esclave: il les quitte pour les affaires ou pour les fatigues de la guerre, et il montre au milieu des dangers un courage froid et sans faste. Courtisan habile, homme aimable dans la société, héros à Fontenoy, défenseur de Gênes, vainqueur à Mahon, général politique, ami constant... Tels sont les traits qui caractérisent Richelieu, que ses agréments, sa valeur, son esprit, ont fait justement nommer l'Alcibiade de son siècle[1].

---

1. Sénac de Meilhan, *Portraits et Caractères*, édit. Lescure : Paris, 1862, p. 364.

II

Rulhière était bien l'écrivain destiné à être, par excellence, l'historien de la jeunesse de Richelieu, la plus jeune de toutes les jeunesses. On l'a souvent rapproché de Rivarol et de Chamfort. Il a, en effet, tout leur esprit, mais avec plus de délicatesse que le premier, et sans le venin du second.

Claude-Carloman de Rulhière, dont le prénom carlovingien devait faire pâmer d'aise Barbey d'Aurevilly, n'écrivit qu'assez tard, et ne fut jamais un écrivain de profession, mais à ses heures seulement, avec discrétion, et un peu de coquetterie.

Il se piquait de noblesse, comme son père et son grand-père, inspecteurs de la maréchaussée de l'Ile-de-France. Né vers 1735[1], *— car on n'a pas de date précise, — écolier distingué au collège Louis-le-Grand, c'est en* 1771 *seulement qu'il publia son premier écrit, un poème sur* LES DISPUTES[2], *que Voltaire*

---

1. La Harpe le fait mourir à soixante-deux ans, en 1791, ce qui placerait sa naissance en 1729. (*Correspondance littéraire,* VI, 99.)

2. *Les Disputes* parurent d'abord dans le IIe volume du recueil *Choses utiles et agréables,* publié par Voltaire en 1771, et qui contenait beaucoup d'écrits de Voltaire. Ce poème avait concouru en 1768 pour le prix de l'Académie française, n'avait pas été admis, et se débita depuis sous le

ne trouvait pas inférieur au LUTRIN *de Boileau. Il fit plus, il le reproduisit dans un article du* DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE *avec cette apostille : « Voilà des vers comme on en faisait dans le bon temps. »*

Jusque-là, c'est-à-dire pendant trente-cinq ans, Rulhière suit tour à tour la carrière des armes et celle de la diplomatie. Gendarme dans la Maison du roi, aide de camp du maréchal de Richelieu; secrétaire du baron de Breteuil, notre ambassadeur en Russie et en Suède de 1760 *à* 1768, *qu'il accompagne à Saint-Pétersbourg et à Stockholm, et plus tard à Vienne en* 1775, *il est toujours et avant tout homme du monde.*

Ami de Richelieu, il en recevait les confidences. Après l'avoir servi dans les camps, et fait à ses côtés la campagne de Hanovre en 1757, *il l'accompagna l'année suivante dans son gouvernement de Guyenne, lorsqu'une sorte de disgrâce eut fait rappeler le maréchal de l'armée. C'est là qu'il écrivit sans doute ses premiers vers, dans des fêtes qui furent données au*

---

manteau. (Grimm, *Correspondance*, édit. Tourneux, VIII, 493.) Les *Mémoires*, dits *de Bachaumont*, rapportent ainsi le jugement de Duclos sur ce concours : « Il a fait mention encore d'une autre pièce *sur les Disputes*, mais contenant des réflexions et des détails sur lesquels la sagesse de l'Académie ne lui a pas permis d'appuyer beaucoup, et que les statuts l'ont obligée de réprouver malgré tout son ouvrage (*sic*). Il a dit qu'il était de M. de Rulhière, officier de cavalerie. » (25 août 1768, IV, 90.)

duc, et où brillait sa fille, la comtesse d'Egmont. Ayant, dans un bal et sous le masque, fort intrigué le maréchal, il le quitta en lui laissant un billet où étaient écrits ces vers d'une flatterie ingénieuse :

Quoique sous ce déguisement,
Tu peux me connaître aisément
Aux seuls sentiments de mon âme,
Si je te crains, je suis Anglais;
Si je t'aime, je suis Français;
Si je t'adore, je suis femme[1].

Ce séjour à Bordeaux, qui a échappé à Sainte-Beuve[2] dans son étude, fort remarquable d'ailleurs, sur Rulhière, fut aussi l'occasion d'un voyage à Bayonne, dont il adressa un récit en vers à la duchesse d'Aiguillon. Dès cette époque nous lui voyons pour la fille du maréchal, l'aimable et jolie comtesse d'Egmont, une affection qui tenait du culte. Elle le méritait, et les encyclopédistes eux-mêmes, contre lesquels elle inspira à Palissot sa comédie des PHILOSOPHES, *ne lui gardaient pas rancune.*

Rulhière, l'auteur de tant d'épigrammes, semble, quand il parle d'elle, n'avoir jamais écrit que des madrigaux. A la suite d'un bal, il lui adressait ces vers :

Un jour vous faisiez un serment,

---

1. *Œuvres,* Paris, 1819, II, 446. Cités par M. R. Céleste, p. LXXIII.
2. *Causeries du Lundi,* IV, 567.

Votre main pressait doucement
Votre gorge, qu'on ne voit guère.
Alors votre robe légère
En marqua bientôt le contour :
Les dieux, que vous juriez, soupirèrent d'amour,
Et les déesses de colère[1].

C'est pour Mme d'Egmont encore, après une visite qu'elle lui avait faite à sa propriété de l'Ermitage, près Saint-Denis, qu'il écrivit ce quatrain, où il y a vraiment du sentiment et de la délicatesse :

Églé parut sur cette rive;
Une image de sa beauté
Se réfléchit dans cette eau fugitive:
L'image a fui, l'amour seul est resté[2].

A Saint-Pétersbourg il avait assisté à la révolution de palais qui, en 1762, coûta à Pierre III la couronne et la vie, et mit sa femme, Catherine II, sur le trône. A la prière de la comtesse d'Egmont il en écrivit le récit sous le titre de RÉVOLUTION DE RUSSIE. *Ce fut un événement littéraire. Rulhière, par un reste de scrupule pour ce secret professionnel qui est imposé au diplomate, et qu'alors comme aujourd'hui l'on ne gardait pas toujours, ne se hâta pas de le publier. Il se contenta de lire son œuvre d'abord chez Mme Geoffrin, puis ailleurs. Le succès fut si grand qu'il remit à la mode ces* lectures[3], *dont*

1. *Œuvres*, édit. Colnet, s. d., p. 233.
2. *Id.*, p. 105.
3. Bien entendu, Grimm, grand admirateur de Catherine,

la première vogue remontait au CATILINA *de Crébillon, en 1740.*

Rulhière avait dans le caractère une fermeté que de plus illustres parmi ses contemporains auraient pu lui envier. Tandis que Diderot et Voltaire se faisaient sans réserve les panégyristes de Catherine, il refusa de rien changer à son récit de la RÉVOLUTION DE RUSSIE, *restant sourd aux invitations parfois menaçantes que lui adressa*[1] *« la Sémiramis du Nord ». Tout ce qu'il promit, ce fut que l'ouvrage ne paraîtrait pas de son vivant*[2].

Comme cela est arrivé à plusieurs écrivains du XVIIIe siècle, Rulhière avait conquis la célébrité presque sans avoir rien publié. Mais ses bons mots, ses épigrammes, couraient partout. Pezay, Dorat, La Harpe, furent surtout l'objet de sa verve mordante. Son épigramme sur l'auteur de ZÉLIE AU BAIN, *qui s'était affublé du titre de marquis, est restée célèbre :*

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous assure :

---

qui le pensionnait, juge tout autrement cet écrit et son effet dans les salons où Rulhière le lisait. (*Corresp.*, VIII, 493.)

1. *Mém. de Bachaumont*, 2 nov. 1771, VI, 26.

2. Cet ouvrage fut imprimé seulement en 1791, sous le titre de : *Histoire ou Anecdotes sur la révolution de Russie en l'année* 1762, Paris, Desenne.

En six mois il s'est fait et poète et marquis,
Et tous les deux contre nature [1].

Un jour, repoussant le reproche qui lui était adressé de ne pas assez épargner les gens, il disait que dans sa vie il n'avait fait qu'une seule méchanceté. « Quand finira-t-elle? » repartit l'abbé de Périgord, le futur prince de Talleyrand. Ce jour-là, Rulhière avait trouvé son maître. Mais c'était rare. Une femme, célèbre elle-même par son esprit mordant, lui ayant dit qu'elle craignait sa méchanceté : « Madame, répondit-il, a peur de son ombre[2]. »

En 1768, *le duc de Choiseul, suivant d'un œil attentif les événements dont la Pologne était le théâtre et qui menaçaient son indépendance, avait chargé Rulhière d'écrire pour le Dauphin une histoire des troubles de Pologne*[3]; *mais le célèbre ministre tomba du pouvoir deux ans après, quand l'œuvre était à peine commencée. Rulhière n'était pas un écrivain qui se pressait. L'ouvrage ne parut qu'après sa mort, en* 1807, *par les soins de Daunou, avec ce titre :* HISTOIRE DE L'ANARCHIE DE POLOGNE.

---

1. *Œuvres*, p. 103.

2. On lui attribua, en juin 1770, quelque temps la comédie aristophanesque *l'Homme dangereux, ou le Satirique,* ce dont il se défendit énergiquement. Elle était en réalité de Palissot. (Bachaumont, XIX, 191 et 194.)

3. Sur la faveur dont il jouit auprès de Choiseul, voir les *Mém. de Bachaumont,* 2 nov. 1771, VI, 26.

Sous le ministère du duc d'Aiguillon, Rulhière avait éprouvé une sorte de disgrâce[1]*. Elle n'étonne pas : un ministre qui, en politique, faisait complètement abstraction de la Pologne, devait fort peu se soucier de son historien. Il en fut autrement avec le nouveau règne. M. de Vergennes ne pensait pas là-dessus comme le duc d'Aiguillon. Rulhière reprit son travail et fit souvent, dans les salons, des lectures de ce nouvel ouvrage. Au mois d'août* 1774, *le comte de Provence le choisit pour secrétaire de ses commandements, comme M*me *Élisabeth choisissait Chamfort. Ce n'était là, du reste, que la confirmation d'une grâce plus ancienne. La protection du comte de Provence s'était déjà exercée, l'année précédente, à l'égard de Rulhière. A la suite d'une lecture de* LA RÉVOLUTION DE 1762, *faite à ce prince, le duc d'Aiguillon, ayant réclamé de Rulhière la remise de son manuscrit, et ayant éprouvé un refus, avait chargé M. de Sartine, lieutenant de police, de l'exiger de l'auteur. Le comte de Provence, pour mettre fin à des vexations dont il pouvait se croire la cause indirecte, annonça à Rulhière qu'il le faisait son secrétaire ordinaire*[2].

1. *Mém. de Bachaumont,* 2 nov. 1771, VI, 26. Il perdit « sa place et sa pension ». Voir aussi sa belle épître à Chamfort, *Sur le renversement de ma fortune,* dans les *Œuvres,* p. 13.

2. *Mém. de Bachaumont,* 18 avril 1773, VII, 303.

L'année suivante il était nommé chevalier de Saint-Louis. C'est aussi à cette époque, alors que le gouvernement de Louis XVI voulait rendre aux protestants leur état civil, qu'il fut chargé d'un travail historique sur ce sujet. Telle fut l'origine du plus important écrit qu'il ait publié de son vivant. Il parut en 1788, *sous le titre d'*ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES SUR LES CAUSES DE LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES ET SUR L'ÉTAT DES PROTESTANTS EN FRANCE, *et fit beaucoup de gloire à son auteur. Dans cette œuvre de réparation et de justice envers les protestants, le nom de Rulhière doit être uni à celui de Malesherbes.*

Quand l'ouvrage parut, Rulhière était depuis un an membre de l'Académie française, où il fut reçu le 4 *juin* 1787, *en remplacement de l'abbé de Boismont. Son discours est un des meilleurs du temps. Comme son poème des* DISPUTES, *il est plein de portraits. Ainsi avait fait autrefois La Bruyère; exemple dangereux à suivre, mais qui relève d'autant le succès qu'obtint le nouvel académicien. Traitant ensuite un sujet plus général, il avait tracé le tableau de la révolution qui s'était faite dans les lettres françaises, à partir de l'année* 1749, *époque marquée par les plus célèbres écrits de Voltaire, de Montesquieu, de Buffon, et par l'*ENCYCLOPÉDIE[1].

1. Grimm, *Correspondance*, édit. Tourneux, XV, 83.

On pouvait attendre de Rulhière, encore dans toute la force de l'âge et du talent, d'autres œuvres dignes de lui. Il avait même commencé, dit-on, à écrire sur les événements qui furent les précurseurs de la Révolution française[1]*, lorsqu'il mourut presque subitement, le* 30 *janvier* 1791. *La veille il avait passé la soirée au club des Échecs. A une époque où la méfiance était à l'ordre du jour, et où de part et d'autre on ne se ménageait pas les plus graves accusations, la soudaineté de l'événement, jointe à l'enlèvement de ses papiers*[2]*, auquel la Commune ordonna de procéder immédiatement, firent, dit un de ses biographes, « naître des doutes sur les causes d'une mort d'autant plus inattendue que Rulhière, jeune encore, était d'un tempérament très robuste »* [3]. *C'est à ces bruits, sans doute mal fondés, que semble répondre La Harpe lorsque, parlant de cette fin pré-*

---

1. D'après la notice de l'édition Colnet, il aurait été chargé, par M. de Breteuil, de composer une histoire de la Révolution. « Il possédait des matériaux précieux sur les temps qui l'avaient précédée, sur les menées qui l'avaient rendue possible, sur les personnages qui y jouaient un rôle public ou caché. » (Notice, p. XIV.)

2. Il paraîtrait que parmi les manuscrits laissés par lui se trouvaient, outre l'*Histoire de l'anarchie de Pologne,* une *Histoire de la Diète de Ratisbonne* et un *Extrait raisonné des archives de la Bastille,* que le gouvernement l'avait chargé de compulser et d'analyser, enfin plusieurs comédies. (Notice, p. XVI, dans l'édition Colnet.)

3. Notice de l'édition Colnet.

maturée, il insiste sur le résultat de l'autopsie, d'après laquelle Rulhière serait mort de la rupture d'un anévrisme[1].

Il ne fut pas remplacé à l'Académie, que, dix-huit mois plus tard, vint supprimer un décret de la Convention (28 *août* 1793). *Le discours qu'il avait prononcé le* 12 *mars* 1789, *à la réception du premier président de Nicolaï, fut l'avant-dernier qu'entendit cette compagnie.*

Deux ans avant Rulhière était mort le protecteur, l'ami de sa jeunesse, le maréchal de Richelieu.

Pour cette édition nouvelle des ANECDOTES SUR LE MARÉCHAL DE RICHELIEU, *nous avons suivi le texte le meilleur, celui des* ŒUVRES DE RULHIÈRE, *s. d.* (1800), *Paris, Colnet, in-8° de* XXXVIII-262 *p. Mais, comme cette édition, étant posthume, n'a pas été corrigée par l'auteur, nous en avons fait disparaître quelques fautes typographiques, sur lesquelles il ne peut y avoir de doute.*

Nous avons joint aux ANECDOTES *deux écrits de Rulhière, encore inédits il y a quelques années, et qui, outre leur mérite littéraire et celui de la rareté, ont l'avantage de compléter le tableau que nous lui devons*

---

1. *Correspondance littéraire,* VI, 99. — Son frère périt au 10 août.

*de la vie de Richelieu. Ce sont l'*ÉPITRE AU DUC DE RICHELIEU, *pour laquelle Rulhière prêta sa plume à la marquise de Rochechouart, et le* VOYAGE DU DUC DE RICHELIEU DE BORDEAUX A BAYONNE, 1759, récit en vers et en prose, *publiés pour la première fois dans le tome IIIe des* PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES DE GUYENNE, *Bordeaux, imprimerie de G. Gounouilhou,* 1882, *grand in-8°, p.* 1-13. *Tous les deux ont été publiés sur les manuscrits originaux, et avec un luxe qui honore grandement la Société des Bibliophiles de Guyenne, par M. Raymond Céleste, un érudit bien connu de ceux qui s'occupent de l'histoire de cette province. Il les a fait précéder d'une introduction aussi savante qu'agréable, et nous le prions d'accepter tous nos remerciements pour la bonne grâce avec laquelle il a bien voulu autoriser M. Jouaust à reproduire ici ces deux écrits de Rulhière.*

On trouvera à la suite de ces deux pièces, presque inédites, une lettre en prose et en vers sur une fête offerte à la comtesse d'Egmont dans cette même ville de Bordeaux, et que Rulhière adressa à L'ANNÉE LITTÉRAIRE. *Elle parut au mois de novembre* 1758 (*t. VII, p.* 186-194) *avec cette note de Fréron :*

L'auteur de cette description ingénieuse est M. Rulhière, gendarme de la Garde du Roi, l'un des gentilshommes de M. le maréchal de Richelieu. Il faut pardonner les négligences que vous

trouverez dans ses vers et à sa jeunesse et plus encore à la promptitude avec laquelle ils ont été composés. Cette lettre a été faite en moins de vingt-quatre heures.

Le jeune poète n'avait pas besoin qu'on l'excusât sur sa promptitude. Son récit est fort agréable, et personne ne s'avisa de lui jeter à la tête le vers du MISANTHROPE :

Voyons, Monsieur, le temps ne fait rien à l'affaire.

Le lecteur aura ainsi sous les yeux tout ce que Rulhière a écrit sur le maréchal de Richelieu, ou du moins tout ce qui nous en reste.

Paris, novembre 1890.

EUGÈNE ASSE.





ANECDOTES

SUR LE

M[AL] DE RICHELIEU

MONSIEUR de Richelieu est un de ces hommes rares dont la nature donne peu de modèles. Sa figure n'étoit que jolie, mais ses grâces et son esprit la rendoient supérieure à tout. Né pour plaire aux femmes, ne paroissant occupé que d'elles, il a connu tous les mouvemens de l'ambition : le même esprit qui l'a rendu si séduisant auprès des femmes l'a rendu favori de son maître. Habile général et bon négociateur, il parut à quinze ans à la cour de Louis XIV, et à quinze ans il charma tous les cœurs. M[me] la duchesse de Bourgogne en fut en-

chantée; elle badinoit avec lui, croyant n'avoir rien à craindre d'un enfant : c'est ainsi qu'on juge de l'amour quand on n'a pas ressenti ses traits. Un jour qu'il étoit à la toilette de cette princesse, on fit sortir tous les hommes pour qu'elle prît sa chemise; il se cacha derrière un écran, vit tout ce qu'on vouloit dérober à ses regards et leva la tête pour faire voir à la princesse l'excès de son amour par celui de sa témérité. La Dauphine cria par un premier mouvement : Richelieu fut aperçu de toutes les femmes; elles jurèrent toutes de lui garder le secret, et elles le dirent, non qu'elles eussent envie de lui nuire, mais craignant d'être prévenues, et chacune d'elles voulant être la première à apprendre ce petit événement. Le roi le sut et crut devoir punir cette hardiesse par les suites qu'elle pouvoit avoir : il l'envoya à la Bastille. Richelieu, puni, ne fut pas corrigé : il regarda sa punition comme une chose glorieuse qui lui promettoit bien des triomphes. On ne le laissa pas longtemps en prison ; mais il fut quelque temps sans paroître à la cour. Mme la Dauphine mourut, et Louis XIV la suivit de près ; Louis XV lui succéda, et M. le duc d'Orléans fut déclaré régent du royaume. Il avoit pour filles : la duchesse de Berry, qui, par le nombre de ses amans, diminuoit tous les jours la gloire de l'être, et Mlle de Valois, dont la beauté étoit dans tout son éclat, et dont le cœur avoit

encore sa première innocence. Mme la Duchesse, sœur de Mme d'Orléans, et comme elle fille du feu roi, auroit passé pour belle encore, si elle n'avoit eu auprès d'elle Mlle de Charolois, dont la figure surpassoit tout ce que les peintres ont imaginé de plus agréable. Rien n'étoit si beau que ses yeux, rien de si séduisant que son esprit : comme elle étoit le modèle de la beauté, elle étoit celui de l'ajustement. Toutes les femmes qui avoient des prétentions vouloient être coiffées et habillées comme elle; mais, plus on cherchoit à l'imiter, moins on pouvoit lui être comparé. Au spectacle, Mlle de Valois et elle fixoient tous les regards; mais la dernière réunissoit tous les suffrages. M. de Richelieu connut le prix de ces conquêtes et résolut de les faire toutes deux en même temps; il alloit à l'Opéra d'un côté du théâtre à l'autre pour lorgner les princesses; il n'épargna ni soins ni argent pour gagner tout ce qui les environnoit. Mlle de Charolois reçut ses premiers hommages, parce qu'il trouva plus de facilité à l'hôtel de Condé qu'au Palais-Royal. Malgré les soins d'une mère d'autant plus sévère qu'elle étoit coquette et jalouse de la beauté de sa fille, il pénétra tout, il séduisit tout. Il paroît, il parle; on le voit, on l'écoute, il est adoré. L'amour même se seroit cru heureux et eût été satisfait d'une pareille conquête; son triomphe étoit brillant et n'étoit point caché;

cependant il désiroit encore : les hommes ne se contentent pas d'être aimés, ils veulent jouir. La princesse aimoit trop pour refuser, mais il falloit trouver une occasion. Richelieu, en l'attendant, ne demeuroit pas oisif : Mlle de Valois l'occupoit; plus il trouvoit de difficultés à approcher d'elle, et plus il sentoit d'ardeur à y arriver. Ayant imaginé inutilement toutes sortes de stratagèmes, il s'avisa d'un qui lui réussit. Il s'habilla en esclave, et attendit sur l'escalier du Palais-Royal que la princesse sortît pour la promenade. Le moment arrive, il approche d'elle, et il lui remet un placet dans lequel étoit un billet qui contenoit la déclaration de son amour. La princesse rougit en le prenant, quoiqu'elle ne le reconnût pas, et elle a dit depuis qu'elle avoit senti dans ce moment-là une agitation extraordinaire. En rentrant de la promenade, elle lut le billet, et, ayant fait venir Mme Legendre, qui étoit sa première femme de chambre : « Voyez, lui dit-elle, l'insolence du duc de Richelieu; tout Paris sait qu'il adore Mlle de Charolois et qu'il en est aimé ; il m'écrit une déclaration ; c'est sûrement une méchanceté de ma cousine qui se flatte que je donnerai dans le panneau : que ne puis-je me venger d'elle ? — Vous le pouvez aisément, lui dit Mme Legendre : recevez les hommages qu'on vous offre, vous êtes sûre de faire un infidèle. — Mais ces hommages ne sont pas sincères, reprit la prin-

cesse : quelle apparence qu'on quitte ma cousine pour moi ? Quoique je connoisse peu mon cœur, je le crois cependant plus tendre que le sien ; mais ma figure est bien différente, et je sens tout l'avantage qu'elle a sur moi. — Vous êtes trop modeste, répliqua la Legendre ; je ne suis pas d'accord de cet avantage-là, et j'ai des connoissances qui vous mettroient fort au-dessus d'elle, si on le savoit. — Que vous êtes folle ! dit la princesse ; j'ai besoin de vos conseils, et non de vos plaisanteries : quel parti prendre ? — Celui que votre cœur vous dictera, répondit la confidente. Les conseils qui combattent les passions ne sont guère suivis ; on n'en demande que pour être autorisée et servie. Si vous ne me croyiez pas du penchant à l'amour, vous ne me consulteriez pas sur le vôtre. — Mais, lui dit la princesse, puis-je aimer un homme d'un rang si différent du mien ? — Oh ! je vous conseille, répondit la confidente, d'attendre qu'il vienne quelque roi vous faire l'amour. — J'en serois bien fâchée, reprit M[lle] de Valois, il faudroit l'épouser et quitter mon pays, et je n'ai aucun goût pour aller régner ailleurs. — Aimez donc en France, répondit la Legendre, si vous y fixez votre fortune et votre séjour, et aimez le seul homme qui soit digne de l'être par sa figure et ses agrémens. — Cela est peut-être plus avancé que je ne le voudrois, répliqua Mademoiselle ; j'ai un plaisir au

spectacle, depuis que je l'y vois, que je ne connoissois pas auparavant: si vous saviez celui que j'eus hier à voir Angélique préférer Médor à Roland, le chagrin où j'étois quand elle donnoit à ce dernier quelque espérance ! Il y a trop de coquetterie à cela. — Eh ! ne voyez-vous pas, ma princesse, que c'est pour la sûreté de son amant qu'elle en use ainsi? — N'importe, dit Mademoiselle, je n'aime la mauvaise foi en rien, et, si je croyois que le duc de Richelieu fît l'amoureux de moi pour s'en moquer avec ma cousine, je serois outrée. — Bon ! quelle apparence? reprit la confidente; je crois que Mlle de Charolois seroit bien inquiète si elle savoit la démarche de son amant. — Envoie-le donc chercher, dit Mademoiselle; parle-lui, pénètre bien son cœur, et ne me déguise rien; je verrai à me déterminer sur le compte que tu m'auras rendu. »

Pendant que Mademoiselle s'occupoit de son amour naissant, Richelieu cherchoit à en faire naître d'autres. La maréchale de... ressentoit pour lui la passion la plus vive, et elle avoit conçu l'espoir de lui plaire, sur quelques propos flatteurs qu'il lui avoit tenus. « Vous êtes charmant, lui dit-elle un jour qu'elle se trouva seule avec lui; il est impossible de vous voir sans vous aimer, et encore plus impossible de résister à vos coquetteries. Quoiqu'on ait peu de foi à vos paroles, elles

font impression; l'amitié que monsieur le maréchal a pour vous causera le malheur de ma vie en me mettant à portée de vous voir souvent. — Madame, lui dit le duc, vous méritez mon cœur et mon hommage; mais je suis vrai et ne veux point vous tromper: j'ai offert mes vœux à Mlle de Charolois; je suis peut-être assez heureux pour l'avoir rendue sensible. Paris est instruit de mon goût et de mes projets sur elle, il seroit honteux pour moi d'échouer. Si je vous rends des soins aujourd'hui, on ne manqueroit pas de dire que c'est parce que je n'ai pu réussir auprès d'elle; non, Madame, votre gloire m'est chère autant que la mienne: laissez-moi faire sa conquête pour avoir un sacrifice à vous faire digne de vous. » La maréchale chercha à le détourner de son projet; mais, voyant combien il l'avoit à cœur, non seulement elle cessa de s'y opposer, mais elle finit par lui promettre de le servir dans ses amours. Ce qui la rendit si facile, c'est que Surgis lui avoit plu; elle l'avoit trouvé très digne de ses faveurs, mais pas d'assez bon air pour l'avouer pour amant: elle l'avoit pris à condition qu'il ne paroîtroit jamais chez elle à l'heure de la compagnie; qu'il ne lui parleroit point en public, et qu'il auroit son congé dès qu'on viendroit à savoir leur aventure. Surgis, flatté d'avoir la maréchale, ne chicana point sur les conditions, et la maréchale étoit enchantée d'avoir un amant

si digne d'être aimé en secret; mais, pour ne pas paroître oisive, ce qui est toujours humiliant pour une jolie femme, elle eût bien voulu avoir un adorateur qu'elle eût pu donner au public. M. de Richelieu étoit celui dont sa vanité eût été la plus satisfaite; elle se flatta qu'il reviendroit à elle quand il auroit triomphé de la princesse : selon elle, le terme devoit être court. Elle lui avoit promis de le servir; c'étoit son intérêt : elle lui tint parole. Elle étoit liée avec Mme la Duchesse; elle chercha à plaire à Mlle de Charolois, et elle y réussit. La princesse, qui savoit l'amitié qu'avoit le maréchal pour son amant, lui en savoit gré, et en traitoit mieux sa femme, qui d'ailleurs ne perdoit aucune occasion de louer M. de Richelieu, ce qui étoit une façon sûre de lui plaire : les personnes contraintes croient avoir besoin de tout le monde, et elles aiment si tendrement ceux qui les servent ou qu'elles imaginent pouvoir les servir. Enfin, Mlle de Charolois parvint à cet âge heureux où les personnes de rang croient pouvoir faire impunément tout ce qu'elles désirent. M. de Richelieu crut devoir célébrer ce jour, qui devoit être l'époque de son bonheur : il imagina de lui donner une fête dans le bois de Vincennes, dont son beau-frère étoit gouverneur, et dont le parc touchoit à celui de Saint-Maur, maison où Mme la Duchesse passoit les étés, et où elle étoit avec sa

fille. Mlle de Charolois ayant proposé, après son souper, une promenade en calèche pour jouir de la beauté de la nuit, elle prit avec elle Mmes de Meuse, de Sézanne, de Saint-Germain, et elle vint à Paris prendre la maréchale. On vint lui dire qu'on la demandoit à sa porte; elle y va, elle y trouve la princesse, qui lui propose de la suivre sans lui dire où : la maréchale monte dans la calèche sans se faire prier. Mlle de Charolois lui confie son secret, en l'assurant que la fête qu'on lui donne n'en seroit point une pour elle si elle n'y étoit pas; la maréchale parut sensible au compliment, et le fut encore plus au plaisir d'aller à une fête. On vole à Vincennes; une tente dans l'endroit du bois le plus agréable et le plus caché étoit destinée à recevoir la compagnie; cent bougies l'éclairoient; une musique douce invitoit au plaisir, l'annonçoit, et déjà le faisoit sentir; des guirlandes de roses et de jasmins, en décorant la tente, y répandoient un parfum délicieux; au milieu étoit une table, servie avec autant de goût que de magnificence. Dans les temps heureux on goûtoit, quoiqu'on eût dîné; on faisoit réveillon, quoiqu'on eût soupé; les hommes n'avoient point besoin d'afficher des maladies pour autoriser leur foiblesse, ou de prendre des élixirs pour se ranimer; la jeunesse étoit vive et gaie, elle aimoit le plaisir par goût et elle en trouvoit à tout. Les

amans qui, aujourd'hui, rendent les soupers si tristes, les sociétés si ennuyeuses, qui paroissent toujours si las d'être heureux, faisoient alors l'objet de l'envie, parce qu'ils avoient l'air content; ils répandoient la satisfaction sur tout ce qui les environnoit, et le spectacle de leur bonheur faisoit un tableau agréable pour les plus indifférens. Richelieu, l'amour et le vin, tout rendoit le repas charmant: les dames de la suite de la princesse avoient trouvé dans la tente l'homme qu'elles aimoient, ou qu'elles avoient envie d'aimer. Le duc imagina de faire masquer tout le monde après souper; les femmes sortirent et se répandirent dans les allées, qui parurent d'autant plus sombres qu'on sortoit d'un lieu fort éclairé; les amans furent obligés d'y aller chercher leurs maîtresses; le duc, pour multiplier les hommages, avoit fait masquer tous les musiciens, qui étoient jeunes et bien faits: il vouloit par là donner plus d'embarras aux femmes, et augmenter leur plaisir en le leur faisant chercher. On prétend qu'une d'elles crut avoir trouvé dix fois son amant sans l'avoir joint encore.

On n'a jamais bien su le détail de ce qui se passa; ce qu'il y a de sûr, c'est que Richelieu et la princesse se trouvèrent pendant que les autres se cherchoient; la maréchale prit soin de mener Mlle de Charolois dans une tente qui étoit éloignée de celle où on avoit soupé; elle y trouva son

amant: c'est là qu'il triompha de la beauté et de l'innocence; c'est là que la princesse reçut plusieurs présens d'un dieu qui, voulant lui rendre ses chaînes agréables, augmenta encore l'ardeur de son amant, et diminua la douleur que causent ses premiers traits. On prétend que la maréchale reçut aussi, dans la même nuit, la récompense des bons services qu'elle avoit rendus. Le jour finit la fête en l'éclairant; la princesse amena la maréchale à Paris, et retourna à Saint-Maur. Ce qui s'étoit passé à Vincennes fut su dès le lendemain; des personnes intéressées ont cru que la princesse avoit profité de sa majorité pour épouser son amant: la maison de Condé fut alarmée des discours qui couroient. Mme la Duchesse et M. le Duc, son fils, se brouillèrent avec les femmes qu'ils crurent avoir assisté à la cérémonie des noces; Mlle de Valois en pensa mourir de douleur. Le duc de Richelieu, toujours occupé de lui plaire dans les momens mêmes où il en paroissoit le moins occupé, avoit eu plusieurs entrevues avec la Legendre; cette femme n'avoit pu le voir sans l'aimer; mais, malgré son amour, elle le servoit de très bonne foi. « Madame, lui dit un jour le duc, pour savoir tout le bien qu'on peut dire de moi, il faut me connoître. — Oh! Monsieur le duc, lui dit cette femme en le repoussant, je ne suis pas digne des biens que vous m'offrez; votre encens n'est pas fait pour

moi.» Elle le reçut pourtant en le refusant toujours, et elle rendit un compte très fidèle des bonnes qualités de l'amant qu'elle servoit. La princesse, toujours combattue par son amour ou par sa vertu, écoutoit avec plaisir les détails qui étoient favorables à son amant. Richelieu, croyant qu'un moyen sûr d'avancer son affaire étoit de faire éclater son bonheur, ne fit plus de mystères de la nuit de Vincennes: tout Paris sut son histoire; on la célébra par mille chansons. Mlle de Valois fut pénétrée de douleur d'avoir été prévenue par Mlle de Charolois; elle se piquoit d'aimer encore plus tendrement, et elle étoit très déterminée à sacrifier tout à l'amant qu'elle adoroit: elle n'étoit retenue que par les obstacles.

Enfin le régent, instruit de sa passion, et craignant, par l'exemple de Mme de Berry, les suites qu'elle pourroit avoir, chercha à la marier si loin qu'elle ne pût jamais revoir son amant. Le duc de Modène se présenta, on profita de la conjoncture, le mariage fut conclu; la princesse le refusa avec courage. Cependant Richelieu, indigné des discours qu'on avoit tenus, après la fête de Vincennes, sur son mariage avec Mlle de Charolois et sur la disproportion des époux, chercha à réaliser l'idée du public; il étoit des amis du prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, qui étoit fort occupé à révolter les grands seigneurs du royaume contre

le régent: il s'ouvrit à lui. Son régiment étoit à Perpignan; il promit à l'ambassadeur de remettre cette ville entre les mains des Espagnols, si le roi d'Espagne vouloit lui donner une souveraineté en Espagne qui le mît à portée d'épouser Mlle de Valois, dont il étoit aimé. Il croyoit avancer mieux ses affaires en mettant Mlle de Valois en jeu que Mlle de Charolois, par la connoissance qu'il avoit des sentimens du roi d'Espagne pour le duc d'Orléans: il se flattoit que ce monarque saisiroit avidement une occasion de mortifier un prince qu'il n'aimoit pas. L'ambassadeur promit tout, et Richelieu signa un traité avec lui, qu'il envoya en Espagne; le courrier fut arrêté, fouillé, et on découvrit tout le mystère. M. le duc d'Orléans fut ravi de trouver Richelieu coupable: il l'envoya à la Bastille, et fit travailler à son procès; on trouva de quoi le perdre, et, quoique M. d'Orléans ne fût pas cruel, il eût peut-être été perdu. Son goût pour Mademoiselle, l'amour de cette princesse pour lui, qui le faisoit paroître plus coupable aux yeux du régent, fut ce qui le sauva. Mademoiselle osa aller demander sa grâce au duc d'Orléans, qui la promit à condition qu'elle épouseroit le duc de Modène. Elle fit tout ce qu'elle put pour attendrir son père, et pour qu'il n'exigeât pas une condition si dure. Le régent, naturellement foible, n'eut de fermeté que pour faire le malheur d'une

fille qu'il aimoit, ce qui fit croire qu'il la punissoit en amant jaloux plutôt qu'en père sévère. La princesse promit tout pour sauver son amant; tout ce qu'elle demanda fut qu'il sortiroit de prison le jour qu'elle signeroit son contrat de mariage. Le régent lui promit, et tint parole; le mariage se conclut. Le jour pris pour la cérémonie, on pare la princesse, on la conduit au Louvre, où les fiançailles se font, et où elle signe un engagement qui va la rendre éternellement malheureuse. M[lle] de Charolois étoit à la cérémonie, embellie encore par la joie de voir partir sa rivale et sortir son amant de prison. Richelieu y parut, et M[lle] de Valois oublia son malheur un moment pour le ressentir plus cruellement encore. Richelieu la regarda; elle avoit l'air d'une victime qu'on alloit immoler : il fut attendri de son état. Affligé de perdre une conquête si brillante, il lorgna sa rivale pour se consoler promptement. Il remarqua dans ses beaux yeux tout ce que l'amour et le contentement peuvent peindre; ce qui formoit deux tableaux bien différens et tous deux à son avantage. La princesse partit pour l'Italie : on prétend que Richelieu eut le plaisir de l'entretenir la veille de son départ, et de recevoir d'elle un bien qui devoit être le partage du duc de Modène. La princesse eut quelque satisfaction de sentir qu'une fleur si chère ne seroit point cueillie par un mari qu'elle

alloit détester. On jouoit dans ce temps-là *Momus fabuliste*, et on fit deux couplets sur l'air du vaudeville de la pièce, qui avoient trait à cette anecdote.

Richelieu, devenu plus amoureux par les faveurs qu'il avoit reçues, ne voulut pas perdre sitôt de vue l'objet qu'il adoroit: il suivit la princesse jusqu'à... Enfin ils furent obligés de se séparer. La princesse alloit dans un pays où rien ne devoit la consoler de ce qu'elle perdoit. Richelieu revint à Paris avec le projet d'augmenter ses triomphes. Mlle de Charolois, après avoir perdu une rivale, n'en fut pas plus heureuse. Le duc suivit le système qu'il s'étoit fait de plaire à toutes les femmes; les plaintes les plus tendres, la jalousie la plus forte, les menaces les plus terribles, rien ne fut capable de l'arrêter. Mme de Gœbriant, qui étoit Mlle de Châtillon, sans être jolie, avoit une figure agréable et qui plaisoit; mais elle paroissoit avoir pour son mari une passion vive et difficile à détruire.

Crèvecœur, ami de Richelieu, étoit fort lié avec Mme de Châtillon, et, jugeant de sa fille avec cet enthousiasme qui anime la plupart des gens, il ne voyoit rien de si beau que la jeune Gœbriant, et il n'imaginoit rien de si sage qu'elle: il en parloit sans cesse sur ce ton-là. M. de Richelieu, ennuyé de ses louanges, et aimant d'ailleurs à le contrarier, paria qu'il obtiendroit ses faveurs avant quinze

jours. Crèvecœur paria; le duc n'exigea que le secret sur le pari. Il vit la dame, chercha à lui plaire, et gagna la gageure dès la première semaine. Il ne s'en tint pas là: il obtint de sa maîtresse qu'elle avoueroit sa foiblesse à son ami. Mme de Gœbriant trouva la proposition injuste, malhonnête. Aux menaces qu'on fit de la quitter, elle se rendit: elle parla à M. de Crèvecœur; elle crut même qu'en prenant pour confident l'ami de son mari, de sa mère et de son amant, son secret seroit en sûreté: effectivement, il n'en fit usage que pour lui. M. de Richelieu, qui n'avoit voulu que convaincre son ami de la foiblesse des femmes et de son pouvoir sur ce sexe, ne voulut pas se fixer à une maîtresse d'autant plus vive qu'elle aimoit de bonne foi: il la céda à Crèvecœur, qui, en lui portant le congé de Richelieu, s'offrit pour le remplacer. Une première foiblesse en entraîne toujours une autre; Crèvecœur pouvoit la perdre, il falloit le ménager: une femme trouve toujours des raisons pour diminuer à ses yeux la honte de sa défaite. Si Richelieu n'avoit pas cherché à rendre Mme de Gœbriant infidèle à son mari, peut-être qu'elle l'eût toujours aimé; si Richelieu avoit toujours été son amant, elle n'auroit jamais eu qu'une foiblesse; mais Richelieu l'avoit séduite, l'avoit quittée, et Crèvecœur ne pouvoit remplir son cœur: elle le conserva parce qu'elle étoit née

constante; elle le trompa souvent parce qu'elle étoit née foible. Richelieu, après Mme de Gœbriant, chercha à plaire à Mme de Villeroi : c'étoit ce qu'il y avoit de plus joli à la cour; sa figure inspiroit le désir, et il n'avoit pu la voir sans en ressentir. Elle étoit née douce et tendre; elle aimoit son mari, parce qu'il étoit le premier homme qu'elle eût connu. Elle n'eût peut-être aimé que lui s'il ne lui avoit donné l'exemple de l'infidélité; mais M. de Villeroi avoit des maîtresses, et, pour se débarrasser des caresses importunes de sa femme, il lui menoit la jeunesse la plus brillante, avec laquelle il la laissoit faire les honneurs d'un fort bon souper pendant qu'il alloit manger un gigot avec quelques filles de la Comédie. M. de Richelieu eut la préférence sur tout ce qui paroissoit chez elle; il l'eut bientôt persuadée qu'elle devoit se venger de son mari; il lui donnoit souvent à souper dans sa petite maison. C'est lui qui a fait venir la mode de ces lieux, destinés d'abord à cacher une intrigue, et faits depuis pour les rendre éclatantes, ou pour faire croire qu'on en a. On trouvoit dans la sienne tout ce que la mollesse et la sensualité, le faste et la profusion, peuvent faire inventer. Comme l'esprit de Mme de Villeroi n'étoit pas aussi agréable que sa figure, Richelieu chercha à égayer les soupers et à augmenter le nombre des convives. Il offrit à Mme de Duras, qui venoit de

prendre Charlu, de venir avec son amant souper en partie carrée. Mme de Duras ne regardoit pas l'amour comme un sentiment, mais comme un plaisir; elle avoit soin d'éviter la contrainte, le mystère, et tout ce qui pouvoit rendre cette passion triste : elle accepta la partie du souper, et elle y porta la joie et le libertinage. Mme de Villeroi n'imaginoit rien, mais se prêtoit à tout. La chaleur du jour avoit été excessive, les quatre amans l'avoient senti. Richelieu proposa de souper nus : la proposition fut acceptée aussitôt que faite. Les mets les plus exquis, les vins les plus rares, animoient les convives. Richelieu, voyant avec quelle facilité sa première proposition avoit réussi, en fit une autre qui prouvoit qu'il étoit plus libertin que tendre : ce fut de changer de maîtresse. Charlu, qui aimoit de bonne foi, fut d'abord révolté de la proposition. « Quoi ! vous vous piquez de constance? lui dit Richelieu. Vous êtes fou. La constance met l'âme dans une espèce d'esclavage; il n'y a rien de si insipide que d'attendre toujours son bonheur du même objet; chaque figure mérite un tribut qu'on ne peut lui payer que par l'inconstance; nous tenons d'elle la meilleure manière de jouir du bonheur, qui est de le chercher. » Il prit ensuite Charlu du côté de la vanité; il lui fit entendre que les hommes supérieurs devoient être exempts de préjugés en principes de galanterie. M. de Riche-

lieu étoit l'oracle de la jeunesse brillante; on avoit beau être né constant, on avoit beau être satisfait de sa maîtresse, on avoit envie d'imiter celui qu'on regardoit comme le héros de la galanterie. Charlu regarda Mme de Duras, elle rioit de son embarras; et Charlu, ne voyant dans ses regards nulle inquiétude, se rendit. On n'eut aucune peine à faire comprendre aux femmes l'avantage d'un pareil troc; il se fit au contentement des parties: les hommes crurent devoir la complaisance de leurs maîtresses à l'excès de leur amour; les femmes furent flattées de voir leurs amans revenir à elles après une épreuve si dangereuse à la passion. L'histoire fut sue, approuvée, et a eu depuis des imitateurs. Richelieu ne fut pas plus fidèle à Mme de Villeroi qu'aux autres.

Elle avoit pour belle-sœur la marquise d'Alincourt, jeune, jolie, tendre et dévote, qui aimoit son mari par goût et par devoir, qui vivoit avec une mère sévère et difficile : que de difficultés à vaincre ! que d'attraits pour Richelieu ! Il demanda en grâce à Mme de Villeroi de lui donner à souper avec elle; Mme de Villeroi ne pouvoit se fixer à un amant aussi volage et qu'elle voyoit aussi peu. M. de Riom avoit une réputation qui donnoit le désir de s'enchaîner; Mme de Villeroi avoit fait sa conquête, et il avoit fait la sienne. Obligée à vivre souvent avec sa belle-sœur, sa vertu la gê-

noit, lui en imposoit; elle étoit obligée de lui cacher ses goûts, et par conséquent de se contraindre devant elle; elle eût fort désiré pouvoir lui donner un amant; elle avoit fait quelques tentatives qui n'avoient eu aucun succès. La marquise de Villeroi savoit par expérience qu'on ne résistoit point à Richelieu; elle fut ravie du désir qu'il avoit de voir Mme d'Alincourt, et elle les fit souper ensemble. M. de Richelieu employa tout ce que l'art de la coquetterie peut mettre en usage; ses attentions flattoient d'autant plus Mme d'Alincourt qu'elle le croyoit l'amant de sa belle-sœur: les préférences qu'on obtient sur ses proches touchent plus sensiblement encore. Mme d'Alincourt étoit souvent négligée quand elle étoit avec Mme de Villeroi: quand deux jolies femmes sont ensemble, les hommages ne sont point pour celle qui est vertueuse. Toutes ces choses réunies firent paroître M. de Richelieu plus aimable; mais il n'en put tirer aucun avantage, parce que Mme d'Alincourt parla peu, s'observa beaucoup, et conserva toujours l'air imposant de la sévérité; mais il connoissoit la foiblesse des femmes, il savoit prendre toutes sortes de formes, et ses succès lui donnoient une confiance qui les augmentoit encore. Il vit plusieurs fois Mme d'Alincourt; elle l'avoit craint, elle l'avoit fui; elle se rassura, croyant n'avoir rien à craindre de lui: elle s'amusoit de son esprit, et

elle entreprit de réformer son cœur, quand il enreprenoit de séduire le sien. Richelieu peignoit, d'un côté, à Mme d'Alincourt, le plaisir d'aimer, avec toutes les couleurs les plus séduisantes, et, d'un autre, la vie triste qu'elle menoit par respect pour une mère sévère, qui ne l'avoit pas toujours été, disoit-il; il lui fit envisager la conduite de son mari, négligeant la plus jolie femme de Paris pour une maîtresse dont la beauté étoit très fanée. Il lui vanta les plaisirs dont jouissoient ses belles-sœurs, plaisirs qu'elles ne devoient qu'à l'amour. Mme d'Alincourt voulut à son tour lui faire honte du métier qu'il faisoit. « Un homme galant, lui disoit-elle, est communément un homme faux, perfide, destiné par son état à porter la désolation dans les familles, et, pour justifier ces excès de séduction, vous attachez une sorte de mérite au désespoir que vous causez à des personnes que vous avez arrachées à leurs devoirs. Ah ! laissez-moi, ajoutoit-elle, jouir du calme que je goûte; l'état d'une femme sensible est un cercle de peines et de faux plaisirs qui sont toujours punis par les remords et les dégoûts qui les suivent; cessez de me vanter une passion dont le charme est d'autant plus dangereux qu'elle a pour objet l'ivresse de nos sens. Vous avez beau me dire que chacun doit payer à l'amour un tribut de foiblesse, que le nombre des coupables non seulement en diminue le danger et la honte, mais

encore nous autorise à nous y exposer : je ne vous croirai point, et je ne sais que trop, quoique sans expérience, que les infidélités et les perfidies sont les jeux cruels de cette passion ; les moyens mêmes que vous employez pour me séduire me font horreur ; les exemples que vous me citez pour m'autoriser (exemples tirés de ma propre famille, pour laquelle vous me donneriez du mépris si je vous en croyois) me font voir votre méchanceté ; mais, ce qui y met le comble, c'est la façon dont vous me peignez l'inconstance de mon mari ; quel poison affreux vous portez dans mon cœur ! Quel malheur pour une femme sensible et occupée de ses devoirs de savoir un mari qu'elle aime dans les bras d'une autre ! Quand sa conduite me fait horreur, vous me prêchez de l'imiter ! — C'est le seul parti que vous ayez à prendre, lui dit Richelieu, et, un autre dût-il en profiter, je vous répéterai sans cesse ce qui peut vous rendre heureuse. Je ne cherche point à vous animer contre un mari qui connoît si peu le prix de ce qu'il possède ; au contraire, en vous prêchant d'aimer ailleurs, je veux bannir la jalousie de votre cœur, elle le déchire ; l'amour est une passion douce, bien plus faite pour vous ; tout lui est soumis, elle embrase tous les états et tous les âges ; c'est à cette passion que votre sexe doit l'empire qu'il exerce sur le nôtre, empire qui fait votre bonheur et votre

gloire, qui vous soumet les sages, les philosophes et les rois. — Achevez, lui dit Mme d'Alincourt, nommez-moi ma rivale ! — Quoi ! vous ne la connoissez pas ? C'est la vieille duchesse de Brissac, qui seroit votre grand'mère ; c'est à elle que vous devez l'indifférence que vous témoigne M. d'Alincourt. Je ne saurois y penser sans indignation, ajouta le duc, et à votre place... — Arrêtez, lui dit la marquise, et laissez-moi me livrer à la douleur que vous avez fait naître. »

La conversation de la marquise et de Richelieu paroissoit si vive que Mme de Villeroi et Riom commençoient à en bien augurer, quand Mme d'Alincourt quitta la place où elle étoit pour passer dans un cabinet. Mme de Villeroi l'y suivit et fut très étonnée de la trouver en larmes ; elle demanda à s'en aller ; sa belle-sœur lui fit en vain les plus vives instances pour la faire rester, tout fut inutile : elle voulut sortir, et sortit en effet. Richelieu leur conta la conversation qu'ils avoient eue, et paria qu'il en viendroit à bout malgré sa fuite et ses larmes. Le lendemain, Mme d'Alincourt fit prier Richelieu de venir la voir ; il ne fut point surpris du message, et il se flatta que les réflexions de la nuit avoient été favorables à son amour.

« Je sais que mon mari ne m'aime plus, lui dit Mme d'Alincourt, sans lui donner le temps de

s'asseoir, mais je ne puis croire qu'il me préfère une si indigne rivale. Procurez-moi l'occasion de les voir ensemble, si vous m'aimez, comme vous m'en assurez. — Je vais vous servir de ce pas, lui dit le duc; je veux vous montrer mon amour par mon zèle. » Il alla sur-le-champ chez le marquis d'Alincourt: « Je venois pour vous, lui dit le duc, vos gens m'ont conduit dans l'appartement de votre femme, au lieu de me mener dans le vôtre; j'en ai été très embarrassé et elle très étonnée; je lui ai avoué que c'étoit une méprise, elle a ordonné qu'on me menât chez vous; je viens vous proposer un souper pour demain, dans ma petite maison. Il y aura une femme charmante dont je suis amoureux; j'espère que vous engagerez la duchesse de Brissac à y venir: il y a longtemps qu'elle est de mes amies et qu'elle me demande à souper; nous aurons la Petitpas et Muraire. » Le marquis accepta la partie avec plaisir, se chargea d'y mener la duchesse. Richelieu alla apprendre à Mme de Villeroi de quoi il étoit question : elle promit de mener sa belle-sœur, et le duc alla donner des ordres chez lui pour ménager un lieu commode, d'où les deux belles-sœurs pussent voir tout ce qui se passeroit sans être aperçues. Mme de Villeroi alla chez Mme d'Alincourt; elle lui apprit ce que Richelieu avoit fait pour lui procurer la satisfaction qu'elle avoit demandée. Comme la dé-

marche que Mme d'Alincourt alloit faire ne prouvoit que son amour et sa jalousie pour son mari, elle n'en prévit pas les conséquences. On la fit monter dans un entresol qu'on avoit fait ajuster; on y avoit ménagé un petit jour d'où on apercevoit tout ce qui se passoit dans le salon du rez-de-chaussée. Sans être vue, Mme d'Alincourt vit arriver la compagnie. Mme de Nesle étoit celle que Richelieu avoit choisie pour la partie carrée; sa beauté rendoit la figure de Mme de Brissac encore plus délabrée. Richelieu, après quelques momens de conversation, proposa la promenade; Mme de Brissac craignoit l'air et le serein; elle resta dans le salon : c'est ce que désiroit le duc; d'Alincourt y demeura avec elle. Mme de Nesle et Richelieu allèrent se promener, et il ne tint qu'aux deux belles-sœurs d'être témoins d'une conversation fort vive. Mme de Villeroi acheva d'aigrir sa belle-sœur; on fit venir Richelieu. « Mon désespoir est au comble, lui dit Mme d'Alincourt, profitez-en, et vengez-moi d'un mari qui me trahit pour un monstre. » Mme de Villeroi les laissa seuls (quoiqu'on ait dit qu'elle avoit tenu sa belle-sœur), et Richelieu profita de la circonstance en homme habile; il alla rejoindre la compagnie, et d'Alincourt ne se douta jamais de ce qui venoit de se passer. Le souper fut gai et bon; Mme de Nesle fut aussi satisfaite de son amant que si Mme d'Alincourt ne l'avoit pré-

cédée; les quatre amans se retirèrent fort contens les uns des autres; mais Mme d'Alincourt sortit pleine de trouble, de jalousie et de remords. Mme de Villeroi ne put jamais remettre le calme dans son âme; elle lui chanta pouille de l'avoir menée dans un lieu où elle avoit perdu son innocence et le repos de sa vie; elle lui jura qu'elle ne la verroit jamais, non plus que Richelieu, et elle leur tint parole; mais l'aventure fit du bruit, c'en étoit assez pour Richelieu. Mme d'Alincourt porta ses remords, ses douleurs et sa jalousie aux pieds d'un confesseur, et Richelieu vola à de nouvelles conquêtes.

Il n'avoit point pardonné au duc d'Orléans d'avoir sacrifié sa fille pour la punir de l'avoir aimé; il chercha à s'en venger. Mme d'Averne étoit sa maîtresse; il forma le projet de lui enlever son cœur: il y réussit, et obtint ses faveurs assez promptement. Il ne s'en tint pas là: un jour qu'elle devoit souper avec le régent, il l'engagea à lui donner la préférence; il l'obtint: l'intérêt est toujours sacrifié à l'amour. Mme d'Averne manda au duc d'Orléans qu'une migraine affreuse la privoit du plaisir de le voir, et qu'elle alloit se coucher. Elle fit fermer sa porte, reçut Richelieu, avec lequel elle soupa, et passa une grande partie de la nuit, ayant plus de plaisir à tromper le maître du monde qu'à jouir des biens les plus

délicieux de l'amour. Le régent, qui se douta que sa migraine pouvoit être un prétexte à une infidélité, mit des espions en campagne qui lui rapportèrent qu'ils avoient vu sortir M. de Richelieu, sur les cinq heures du matin, de chez sa maîtresse. « Quoi! s'écria le régent, je le trouverai donc toujours sur mon chemin? Il m'enlève une maîtresse après avoir séduit ma fille. » Richelieu, satisfait, s'en tint là, et alla courir de nouvelles aventures.

Mme de Clagny faisoit l'admiration de tout le monde, et, malgré l'envie si naturelle au beau sexe, sa douceur la faisoit aimer de celles même dont elle effaçoit la beauté; plusieurs hommes l'avoient trouvée charmante; plusieurs avoient tenté de la séduire, et toujours inutilement. La duchesse d'Albret, qui étoit son amie, lui faisoit un crime de sa vertu. « Vous avez envie, lui disoit-elle un jour, d'avoir une bonne maison; la vôtre sera toujours triste tant que vous serez insensible: une femme raisonnable n'attire personne. Les femmes la craignent, les hommes la fuient: une femme galante attire l'amant qui la possède, et tous ceux qui la désirent. Une femme qui a un amant sait gré à une autre d'avoir la même foiblesse; elle est à son aise avec elle; elle y vit avec plaisir: la femme raisonnable lui en impose et l'humilie. — Hélas! Madame, lui dit Mme de Clagny, c'est à

moi d'être humiliée d'avoir une vertu si foible ; les autres femmes se rendent à l'amour qu'on leur témoigne : j'aime le seul homme que je ne dois pas aimer, et le seul de tout ce que je connois qui ne m'ait pas dit la plus légère galanterie. C'est Richelieu que j'adore, puisqu'il faut vous le dire, et je dois ma réputation de sagesse au goût que j'ai pour un homme qui ne m'aime pas ; en vain j'ai voulu arracher de mon cœur un amour malheureux ; les efforts qu'on fait pour guérir une passion lui prêtent de nouvelles forces ; la raison éclaire nos maux et ne nous guérit point. Je suis la plus infortunée des femmes ; je fuis le monde par vertu ; je le cherche parce que j'ai besoin de dissipation. — Ah ! mon Dieu ! que vous m'obligez par la confidence que vous me faites ! dit Mme d'Albret ; ne résistez point au penchant qui vous entraîne. Richelieu est charmant ; il est digne de votre amour ; dès qu'il sera averti du goût que vous avez pour lui, il viendra à vos pieds vous offrir son cœur et son hommage. — Oui, lui dit Mme de Clagny, il viendra me jurer un amour qu'il ne sentira pas. La gloire des hommes est de tromper un sexe plus crédule que le leur, parce qu'il est de meilleure foi. — Qu'importe, dit Mme d'Albret, qu'on nous trompe, pourvu qu'on nous trompe bien ? une femme n'est-elle pas trop heureuse qu'un homme se donne la peine de jouer pour elle une

passion qu'il ne sent pas? Lui saurions-nous plus de gré de lui paroître insensible par probité? D'ailleurs je crois que vous pouvez vous flatter de lui inspirer une véritable passion : quand on aime bien, on est si digne d'être aimé ! Mais, si vous n'êtes pas assez heureuse pour le fixer, la jouissance vous guérira peut-être. L'humiliation de céder semble éclairer sur les défauts de ce qu'on aime; la résistance, au contraire, augmente la passion et les agrémens de l'objet aimé. Venez souper demain chez moi : Richelieu y soupe; il ne vous a vue qu'en passant, il est impossible qu'il ne soit frappé de votre figure : je me charge de tout. — Non, lui dit Mme de Clagny, je n'irai pas; laissez-moi encore combattre un penchant malheureux: peut-être viendrai-je à bout de le vaincre. » Mme d'Albret pressa encore Mme de Clagny, qui ne se rendit pas. Elle vit M. de Richelieu, lui apprit la passion qu'il avoit inspirée à la plus jolie femme de Paris, et l'engagea à venir souper le lendemain à l'hôtel Soubise, où elle la mèneroit.

Effectivement Mme de Clagny, qui avoit refusé de souper à l'hôtel de Bouillon, dans la crainte de le voir, consentit à suivre Mme d'Albret chez Mme de Rohan, n'imaginant pas qu'il dût y être; elle l'y vit arriver avec trouble, mais avec satisfaction. Richelieu, prévenu, ne parut occupé que d'elle; il fut embelli par tout ce que le désir de

plaire pouvoit ajouter à ses agrémens naturels. La comtesse ne put résister ni cacher sa défaite, le duc lui demanda la permission d'aller la voir le lendemain : elle eut la volonté de le refuser, elle n'en eut pas la force. Il avoit trois petites maisons et trois rendez-vous ce jour-là ; il quitta tout pour la comtesse : c'étoit une personne nouvelle, furieux mérite auprès de lui. Il arrive avec l'empressement de l'amour ; il la trouve dans une parure qui étoit un garant de ce qu'elle vouloit faire pour lui ; il l'assure avec cette éloquence trompeuse, mais toujours triomphante, qu'il l'adore, qu'il la préfère à tout, qu'il n'aimera jamais qu'elle, et tout ce qui se dit en pareil cas. « Arrêtez, lui dit la comtesse, cessez de me persuader de votre constance, je ne l'exige pas ; je ne me flatte ni de vous fixer, ni de vous résister ; vous avez triomphé de la petite-fille de nos rois ; vous avez eu à surmonter l'orgueil que lui inspiroit sa naissance, l'espoir qu'elle pouvoit avoir d'un établissement glorieux, et les combats que lui livroit sa vertu ; vous avez plu à M[lle] de Charolois, qui, en recevant les hommages de la jeunesse la plus brillante, n'a trouvé que les vôtres qui fussent dignes d'elle : elle n'a point cherché à cacher un goût qui la flattoit. C'est le dieu qu'on aime ; en vous aimant on ne fuit point l'amour, on croit le posséder. La marquise d'Alincourt étoit convaincue qu'elle n'aimeroit jamais

que son mari; son cœur tendre, mais foible, ne voyoit de l'amour que les suites, que les dangers, que les écueils. Une dévotion craintive augmentoit ses terreurs et faisoit sa vertu : vous la vîtes, ses idées changèrent; elle ne connut de dieu que vous. J'en pourrois citer mille autres; je vous ai suivi dans tous vos triomphes, et j'ai gémi en secret du désir que j'avois de les augmenter sans en avoir l'espérance. Et comment se flatter de vous plaire au milieu de toutes ces conquêtes? Vous me persuadez aujourd'hui que je vous ai plu; je me livre à cette idée flatteuse; mais ne cherchez point à me promettre ce que vous ne tiendrez pas, et ce que je ne désire point. C'est Richelieu volage et inconstant que j'aime; je veux augmenter votre gloire et ne pas l'arrêter; courez, volez de belle en belle, et venez quelquefois m'apprendre vos succès : ils m'empêcheront de rougir de ce que je fais pour vous. » La comtesse, en finissant ces paroles, se jeta dans les bras de son amant; elle étoit vraie et sensible; elle brûloit du plus ardent amour; elle ne mit point en usage cette fausse résistance qui vient de la coquetterie plus que de la vertu. Richelieu, enchanté, croyoit ne pouvoir trop lui donner des preuves de sa tendresse; elle reçut ses transports, et, quoiqu'elle n'en soit pas convenue, je crois qu'au milieu de ses plaisirs elle sentit quelque douleur d'imaginer qu'elle ne pouvoit

pas se flatter de jouir seule d'un amant aussi aimable. Richelieu, satisfait, se rappelle ses rendez-vous; il voit que l'heure n'est pas passée, il y court. Il quitta la comtesse, la vit rarement, l'aima toujours, et en fut toujours aimé. Les deux premières femmes qu'il eut ensuite ne fournissent rien d'intéressant à apprendre; la troisième mérite quelques détails. Elle étoit jeune, jolie; elle avoit une voix charmante et beaucoup de talens; elle étoit femme de robe et très humiliée de l'être; elle ne vouloit voir que des gens de la cour, ne parloit que de Versailles, des princesses, ce qui lui avoit donné des ridicules parmi les femmes de son état. Elle avoit eu envie d'un homme fort aimable, lui avoit fait des avances, le croyant colonel, et avoit rompu avec lui en apprenant qu'il n'étoit que capitaine. Elle mouroit d'envie de rencontrer M. de Richelieu; elle le couroit à tous les spectacles; enfin elle le vit à un bal que la duchesse de Berry donnoit au Luxembourg ; il se trouva à portée d'elle; il lui échappa quelques galanteries qu'elle saisit avidement. M. de Richelieu lui demanda la permission d'aller chez elle; elle lui dit que son mari étoit jaloux : « Peste! un mari jaloux, dit Richelieu en lui-même, ceci est bon. » Cette femme, déjà jolie, embellie à ses yeux, il la presse de venir dans sa petite maison; elle s'en défend, mais foiblement; Richelieu presse : on se rend, et

on promet d'y être le lendemain à six heures. La présidente fut exacte. Le duc se fit attendre; enfin il arriva. « Monsieur le duc, lui dit-elle en le voyant entrer, la démarche que je fais doit vous paroître bien ridicule. — Point du tout, lui dit le duc, elle me paroît très sensée. Y a-t-il rien qui le soit tant que de chercher le plaisir, que de venir faire le bonheur de quelqu'un qui nous aime? Votre miroir vous dit en vain que vous êtes jolie; nos hommages seuls ont droit de vous convaincre de cette vérité dont vous devez douter sans cela, et les miens, plus qu'aucuns, doivent vous persuader. Je me pique d'être connoisseur, et on ne me le dispute pas. — Il est vrai, dit la présidente, que j'avois besoin de votre aveu pour flatter mon amour-propre; ce n'est point l'amour qui m'amène ici; j'ai eu des fantaisies pour suivre la mode, mais je n'ai point eu de passions; vous devez à ma vanité la démarche imprudente que je fais; on m'a flattée de ressembler à Mlle de Charolois; on croit aisément ce qui flatte; vos sentimens peuvent seuls me convaincre ou me tirer d'erreur; parlez, qu'en est-il? — Je vous trouve aussi belle, lui dit le duc; mais la princesse a quelque chose qui l'embellit singulièrement à mes yeux: elle m'adore, et vous ne m'aimez pas. — Hélas! lui dit la présidente, je m'en flatte peut-être en vain. Si je vous plais, vous êtes bien sûr de me plaire; mais, si vous voulez

que je vous aime, sacrifiez-moi votre princesse, dont je suis déjà jalouse avant que de vous aimer. — Voyons si vous méritez des sacrifices, reprit le duc; le visage annonce la perfection et ne la tient pas toujours; voyons. » Il attaque, on se défend. « Quoi! vous faites l'enfant, lui dit le duc; est-ce pour me prouver votre vertu que vous êtes venue ici? Si vous ne voulez pas, vous êtes la maîtresse, je n'ai point envie de vous prendre de force. — Finissez, lui dit la présidente, et écoutez-moi : mon dessein n'est pas de vous rien refuser; mais je veux du moins que ma défaite humilie une rivale que je déteste, et dont je vois bien que je vous demande le sacrifice en vain. Je sais que tous les mercredis vous allez passer la nuit avec elle; que vous entrez par la maison du jardinier; ma femme de chambre est sa fille, c'est elle qui m'a instruite; si vous avez envie de m'avoir, je me trouverai mercredi chez le jardinier; venez-y deux heures avant celle où vous devez vous rendre chez la princesse: c'est là où je me livrerai tout entière à vos désirs, et où je chercherai à les faire renaître; plût à Dieu pouvoir en tarir la source dans mes bras, et pouvoir vous faire convenir que je vaux une princesse! » Tout ce qui étoit et bizarre et nouveau échauffoit la tête de notre héros. Cette aventure le piqua par sa singularité; il fit pourtant encore quelques tentatives, mais elles furent re-

poussées avec une vivacité qui ôta à Richelieu toute espérance, et qui l'obligea à attendre le mercredi pour se rendre heureux. Le jardinier avoit une chambre assez propre : il la leur prêta. Richelieu se crut heureux, et avoua qu'il ne l'avoit jamais été davantage. La présidente, qui n'avoit pris Richelieu que par vanité, sentit alors qu'on ne pouvoit pas ne pas l'aimer à la folie après l'avoir eu ; elle fit tout ce qu'elle put pour lui paroître encore plus aimable ; elle employa les caresses et les paroles les plus séduisantes pour arrêter son amant, et l'empêcher d'aller trouver la princesse ; elle offrit même, quelle humiliation pour une femme ! de jouer avec lui un personnage différent, pour lui offrir des plaisirs nouveaux, et qu'on disoit ne lui pas être inconnus. Quelle preuve plus forte pouvoit-elle donner de son amour ? Richelieu trompoit la princesse, mais c'étoit en l'adorant ; il ne résistoit point à une nouvelle conquête, mais il revenoit toujours à elle avec l'empressement du plus tendre amour. Les transports de la présidente ne l'arrêtèrent pas ; l'heure pressoit : il vola chez sa princesse. La présidente eut des vapeurs horribles ; Richelieu appela, en sortant, sa femme de chambre, qui vint avec sa mère offrir à sa maîtresse tous les secours dont elle pouvoit avoir besoin ; mais Richelieu seul pouvoit la guérir, et il étoit déjà dans les bras de Mlle de Charolois.

Cette idée la fit évanouir; enfin elle revint à la vie, et, pressée de sortir de cette maison où elle venoit d'avoir tant de plaisirs, et qui étoit devenue pour elle une horreur, elle remonta dans son carrosse, et elle arriva chez elle dans un état à faire pitié. Le lendemain, le duc de Richelieu envoya savoir de ses nouvelles, ce qui renouvela ses maux en rappelant ses plaisirs et sa jalousie. L'espérance de le voir la fit sortir de son lit; elle alla à l'Opéra, où effectivement elle vit Richelieu, mais lorgnant Mlle de Charolois, qui joignoit à sa beauté naturelle l'air du contentement. En sortant du spectacle, il se présenta pour lui donner la main; elle l'accepta en personne piquée, mais qui craint de le paroître. Elle reçut le lendemain un billet de sa part, par lequel il l'invitoit à venir souper dans sa petite maison; elle en mouroit d'envie, mais sa vanité s'y opposoit; elle refusa; on lui fit de nouvelles propositions; le duc avoit déjà gagné les femmes de chambre : elles pressèrent leur maîtresse de se rendre à l'empressement qu'on lui témoignoit; enfin la présidente y consentit, à condition que ce fût un mercredi. Les offres qu'elle avoit faites au duc, chez le jardinier, lui avoient donné un désir ardent de la revoir; elle étoit devenue par là une personne nouvelle, il n'y tint pas : il fit dire à Mademoiselle qu'il alloit être saigné, elle le crut; et il se rendit à sa petite maison, où il reçut les

marques les plus vives de l'amour de la présidente. Mlle de Charolois, en peine de la maladie de son amant, envoya dire à Mme de Sézanne de la venir prendre; elle monta dans son carrosse et se rendit à la place Royale, où elle apprit que Richelieu étoit sorti; elle se douta que c'étoit une tromperie nouvelle, elle s'en affligea avec son amie et n'en murmura pas. La présidente, toujours plus satisfaite de son amant, vouloit absolument le posséder seule; elle chercha à le brouiller avec la princesse, et voici l'expédient qu'elle imagina. Elle écrivit une lettre fort tendre, qui parloit des plaisirs qu'elle avoit goûtés. « Quel triomphe pour moi, disoit-elle dans sa lettre, d'imaginer que vous avez quitté la princesse pour moi, et que je vous ai possédé un jour destiné pour elle! rien n'égale mon bonheur que mon amour. » Elle chargea sa femme de chambre d'aller voir son père, et de glisser cette lettre dans le jardin, quand M. de Richelieu en seroit sorti : la ruse réussit. La princesse, après avoir passé une partie de la nuit avec son amant, alla dans le jardin pour y voir lever le soleil : on aime tant l'aurore quand on a un amant! Elle aperçut la lettre, la ramassa, et, la voyant ouverte et adressée à M. de Richelieu, elle la lut, et fut extrêmement affligée d'y voir la certitude de sa perfidie, qu'elle n'avoit fait qu'imaginer. « Suis-je faite pour être trompée? disoit-elle avec dou-

leur. On vante ma figure, mais mon cœur seul devroit me faire aimer de l'ingrat qui me trahit. » Quand elle vit son amant, elle lui dit qu'il étoit peut-être en peine d'une lettre qu'il avoit perdue, et elle la lui donna en lui disant qu'elle l'avoit trouvée et lue. Le duc protesta que c'étoit une méchanceté, qu'il n'avoit point reçu cette lettre : l'apparence étoit contre lui, mais l'amour prenoit sa défense. Le duc sentit d'où partoit la méchanceté, et il eut envie de se venger. Le président étoit jaloux : il imagina de donner une sérénade à la présidente, éclairée par vingt flambeaux que portoient des gens de sa livrée. Le président fut furieux, fit un train horrible, menaça sa femme de la mener dans son château, et lui défendit de voir M. de Richelieu, ce qui lui en donna plus d'envie. Elle alla le trouver à sa petite maison sans y être attendue; elle entra par la porte du jardinier, et se promena dans le jardin en attendant qu'il arrivât. Le duc apprit en entrant qu'il y avoit une femme dans son jardin, et, ne soupçonnant pas qui ce pouvoit être, il courut la chercher pour la faire sortir promptement, dans la crainte qu'on ne vît celle qui devoit y venir ce jour-là; il entre dans un bosquet, et trouve la présidente. Il étoit encore furieux contre elle ; elle étoit venue pour le gronder de la scène qu'il avoit occasionnée : elle le vit en colère, et ne songea qu'à l'apaiser.

« Ah ! Madame, lui dit le duc toujours furieux, sachons gré au voile d'obscurité qui nous a unis; craignons de le lever l'un et l'autre : la vanité a eu plus de part que le sentiment à ce que vous avez fait pour moi, et vous devez à la nouveauté, au libertinage, le goût que j'ai paru avoir pour vous. Votre figure m'a séduit, et j'ai été la dupe de votre caractère; je vous ai crue vraie, et vous êtes fausse; je vous ai cru une belle âme, et vous en avez une affreuse; je vous croyois un cœur tendre, sensible, et je vois que votre tempérament est votre seul guide. — Ah ! ingrat, lui dit la présidente, si je n'avois pas un cœur tendre, t'aurois-je aimé ? Tu as raison de me croire fausse; j'avois l'air de t'estimer, parce que je voulois t'aimer. Quand le discernement m'éclairoit sur tes vices, l'amour y jetoit un voile qui les faisoit disparoître. Honteuse également, et de les voir, et de ne les voir pas, je louois quelquefois les vertus opposées à tes défauts; étonné de mon aveuglement, tu m'as crue fausse plutôt qu'aveugle. Tu doutes de la bonté de mon âme ? Mes yeux sont ouverts; je vois tous les jours que tu m'as jouée, et tu respires encore ! Fuis, ingrat, fuis, malheureux, tu n'es qu'un monstre; mais je dois respecter le goût que j'eus pour toi. » La colère de la présidente apaisa le duc. « Il est très plaisant, dit-il en riant, que vous me chantiez pouille après

m'avoir fait une méchanceté affreuse, car enfin votre intention a été de me brouiller avec une princesse que j'adore : quel tour puis-je vous avoir joué qui soit équivalent à celui-là ? — Comment ! dit la présidente, n'avez-vous pas éclairé mon mari sur ma conduite par la belle sérénade que vous m'avez donnée? — Moi, éclairer votre mari ! mais non : j'ai voulu apprendre à votre quartier que je vous aimois, et j'ai cru par là vous donner un air dont vous deviez être plus flattée que piquée : car enfin, ajouta-t-il, voyez sur quelle liste vous êtes. » Il tira de sa poche un papier, et montra une douzaine de noms à la présidente, qui étoit enchantée de se trouver en si bonne compagnie. Elle cessa de redouter la colère de son mari. « Monsieur le président va me mener dans son vieux château, dit-elle, mais j'y emporterai le plaisir de vous avoir plu, et la satisfaction de vous aimer toujours. » En même temps, elle regarda le duc avec des yeux si tendres que, quoiqu'il eût juré de ne la revoir jamais, il se sentit ému et la jeta sur un lit de gazon, où la présidente se laissa entraîner sans peine. Ils alloient goûter les plus doux plaisirs, quand ils entendirent quelqu'un qui s'écrioit : « Ah ! monstre, que vas-tu faire ? Est-ce pour me rendre témoin de tes plaisirs que tu m'as fait venir ici? — Vous avez raison, dit le duc en se relevant, je n'y pensois

pas, c'est une méprise. » La femme qui avoit parlé sortit de derrière la palissade, et fit voir à la présidente Mme de Polignac, dont la beauté étoit éblouissante. « Madame, lui dit le duc de Richelieu, vous savez bien que la journée n'est pas pour vous ; ne vous formalisez pas si je vous quitte pour Mme de Polignac : elle est la divinité du jour, et elle mérite bien mon encens. Mais à propos, Madame, dit-il en s'adressant à la vicomtesse, Bistoquet ne seroit-il pas dans votre carrosse ? — Oui, dit Mme de Polignac, mais je crains qu'il ne soit parti. — Qu'on aille le rappeler, cria-t-il à un coureur qu'il vit venir dans l'allée ; vraiment cela sera charmant, nous souperons tous quatre. — Cela vous plaît à dire, lui dit la présidente, mais j'ai un engagement. — Oh ! vous n'en avez point, lui dit le duc, j'en suis sûr. — Mais quand cela seroit, reprit-elle, croyez-vous que je puisse souper chez vous après la scène que m'a faite monsieur le président : qui sait si je n'ai pas un espion ? — Mais, dès que vous y êtes venue, le mal est fait. — Oui, dit-elle, mais c'étoit la passion qui m'y conduisoit. — Eh bien ! dit le duc, que le plaisir vous y arrête : Bistoquet est très bon ; il est jeune et brillant, et je vous promets que nous nous amuserons. — Mais voilà une proposition qu'on ne feroit pas à une fille, dit la présidente, et il faut que vous me croyiez... — Quoi ! qu'allez-vous

dire? Voyons, dit le duc; mais, mon Dieu, ne voyez-vous pas que c'est pour votre intérêt que je vous parle? Dans quelle situation vous a trouvée Mme de Polignac? Si vous refusez de rester, demain vous serez l'histoire de Paris; j'aurois beau lui demander le secret, elle parlera. Viens, Bistoquet, ajouta-t-il en le voyant arriver, je plaide pour toi; viens souper avec nous, voilà qui vaut mieux que ta fille. » Bistoquet fut comblé; il pressa la présidente de rester : on ne sait ce qui la détermina; peut-être se flatta-t-elle de faire pencher le duc en sa faveur, mais elle se trompa : il s'en tint à Mme de Polignac, et elle fut obligée d'amuser son frère pour n'être pas déplacée dans cette compagnie-là. « Eh bien! lui dit le duc, avois-je tort? vous êtes-vous amusée? Vous avez fait bien des façons; je savois bien que vous vous rendriez. — Mais, vraiment, dit-elle, il falloit bien : que pouvois-je faire avec lui? C'est un homme qui n'a nulle sorte de conversation. — Sans doute en compagnie, lui dit le duc; mais tête à tête il est très éloquent. — Je ne me soucie guère de cette éloquence-là, dit la présidente, et j'aimerois mieux vous avoir un jour dans ma loge à l'Opéra que de recevoir vingt caresses de l'homme le plus aimable. » Le duc lui dit quelques douceurs pour l'apaiser, lui promit de la revoir, et la présidente sortit contente. Le président ignora

ce souper; il étoit amoureux, et il se seroit puni lui-même en menant sa femme dans son château.

Richelieu fut huit ou dix jours à faire le tour de ses conquêtes. N'ayant rien rencontré dans son chemin qui eût piqué sa curiosité, il entendit parler d'une femme de finance extrêmement jolie, arrivée depuis peu de jours; il eut envie de la voir, et, sachant qu'elle étoit connue du duc de Brancas, qui étoit son ami, il lui demanda en grâce de lui donner à souper avec elle : le duc y consentit avec plaisir. Mme de La Martinière, c'étoit son nom, arriva chez le duc de Brancas; sa parure étoit excessive; mais les grâces de sa figure étoient bien au-dessus. Le duc, contre son ordinaire, étoit déjà arrivé; Mme de La Martinière avoit naturellement cette coquetterie, cette envie de plaire en général, qui donne tant de prix à la beauté : la présence de Richelieu l'augmenta encore. A souper, elle parut charmante; elle chanta, elle ravit; le duc de Brancas, malgré son indifférence pour les femmes, étoit en extase; Richelieu convint qu'il n'avoit jamais rien connu de plus aimable : les inconstans pensent toujours de même pour la dernière qu'ils voient. Richelieu parut fort empressé, et on lui en sut gré; il lui demanda la permission de la voir chez elle, ce qui lui fut accordé de très bonne grâce. Il y alla dès le lendemain; un homme accoutumé à trouver peu de résistance

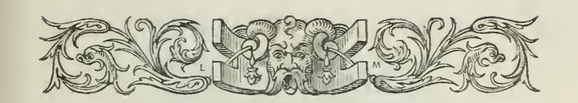
en est plus entreprenant; l'occasion étoit favorable : il voulut en profiter. « Les hommes ne jugent des choses, lui dit Mme de La Martinière en le voyant, que par le prix qu'elles leur ont coûté : je devrois donc vous faire acheter ma conquête; mais je ne connois pas la dissimulation; vous m'avez plu même avant que je vous eusse vu; j'avois jugé qu'un homme à qui rien ne résiste devoit être un être supérieur aux autres, et vous me fîtes voir hier que je ne me trompois pas : quelle grâce dans toute votre figure! quel charme dans votre esprit! quel talent pour persuader ce que vous ne pensez pas! Une femme seroit trop heureuse si elle pouvoit être uniquement aimée de quelqu'un comme vous; elle n'a l'air de s'en flatter que pour avoir un prétexte honnête de se rendre. Pour moi, je n'en cherche point; depuis que vous êtes dans mon cœur, vous en avez banni tous les préjugés qui pouvoient vous être contraires. Je suis engagée à une partie d'Opéra que je ne puis rompre; trouvez-vous chez moi à neuf heures : si je ne suis pas une de vos plus jolies conquêtes, je suis une des plus sensibles. » Le duc, charmé du discours de Mme de La Martinière, sûr que son bonheur n'étoit que différé, n'insista pas davantage; il la suivit à l'Opéra, la lorgna quelque temps, mais, plein d'impatience de se trouver chez elle, il sortit au troisième acte, croyant être au dernier; il vint

attendre Mme de La Martinière chez elle : toutes les portes lui furent ouvertes; il entra dans le cabinet, et, après avoir été quelque temps à réfléchir au plaisir qui l'attendoit, ayant trouvé une écritoire, il s'amusa à composer ces vers :

Que notre course est incertaine !
Momens qui partagez nos jours,
Si j'attends l'aimable Climène,
Vous ralentissez votre cours;
Si je goûte en ses bras le fruit de mes amours,
Vous courez à perte d'haleine.
Loin de régler sur nos désirs
Le temps dont vous êtes le maître,
Vous faites finir nos plaisirs
Lorsqu'à peine on les a vus naître.
Je touche au plus grand des bonheurs;
Instant, soyez-moi favorable,
Et, s'il se peut, soyez aussi durable
Que le seront mes fidèles ardeurs.

Mme de La Martinière, impatiente de jouir de sa conquête, ne se fit pas attendre. M. de Richelieu fut charmant, et ne laissa à cette dame que des regrets sur son inconstance.





LETTRE DE M. DE RULHIÈRE

A

MADAME D'AIGUILLON

SUR UN VOYAGE

DE M. LE M^AL^ DUC DE RICHELIEU

A BAYONNE EN 1759

A vous, adorable duchesse,
Dont le suffrage donne un prix
Aux bagatelles que j'écris,
C'est à vous seule que j'adresse
Ce récit fait en voyageant :
Vous verrez bien qu'il est sincère ;
Et je m'y plaisois en songeant
Que le sujet vous en doit plaire.

Nous partîmes de Bordeaux le 2 avril, et, au sortir des portes, nous entrâmes dans ce pays inculte et inhabité qui sépare deux villes opulentes, Bordeaux et Bayonne. Nous traversâmes

Des sables, de vastes déserts,
Des forêts de pins toujours verts,

Sans oiseaux, même sans ombrage ;
Le dépouillement des hivers
Est moins triste que leur feuillage ;
Aucun son n'y troubleroit l'air,
N'étoient les cris qu'aux cieux envoie
Quelque voyageur qui se perd,
Ou des loups qui manquent de proie.
Près de ces lieux inhabités,
Si mon héros longtemps réside,
Bientôt des bourgs et des cités
Sortiront de leur sable aride ;
Engagés par leur propre choix,
Les peuples y viendront par bandes.
On fit vingt projets autrefois,
Mais c'est la douceur de ses lois
Qui bientôt peupleront les landes.

M. le maréchal traversa ces déserts dans sa dormeuse, voiture singulière où, mollement couché, il court aux grands travaux.

Dans un de ces cruels départs,
Qu'une foible amante redoute,
Vénus en fit présent à Mars,
Pour que ce dieu, courant s'exposer aux hasards,
Fatigué des adieux, s'en reposât en route.

M. le comte d'Estillac, M. le chevalier de La Tresne, M. de Marsilly, M. le baron de Tuillier, le précédoient de quelques heures pour la commodité des trois relais, qui ne sont pas nombreux dans ce pays.

Et j'en étois, moi, qui rimant sans peine
Comme un antique troubadour,

Suis ce héros, qui se promène
Dans son royaume d'Aquitaine,
Et vais chantant les plaisirs de sa cour.
Aussi, tandis que, fort à l'aise,
Ces messieurs dorment dans leur chaise,
Je fais, tout en allant, ces vers tant mal que bien;
Mais le travail ne sera rien,
Pourvu que l'ouvrage vous plaise.
Il n'est pas facile de voir
Si c'est ou plaisir ou devoir
Qui conduit cette troupe nôtre;
Nous-même, nous nous y trompons;
Près du héros que nous suivons,
On prend sans cesse l'un pour l'autre.

Je devois avoir ici, Madame, une belle description à vous faire: celle de l'entrée de M. le maréchal à Bayonne, où vous auriez vu les troupes sous les armes, les jurats en grande robe, l'affluence du peuple, les acclamations de joie mêlées au bruit des tambours et des canons de la ville, des châteaux et du port; mais il m'avoit envoyé prier M. le comte de Gramont de le recevoir sans cérémonie, et son arrivée ne fit d'autre bruit que celui d'une nouvelle agréable.

Les occupations qui l'avoient attiré dans ce pays furent si multipliées, et se succédèrent si rapidement, qu'il lui est enfin arrivé d'être trois jours dans une ville sans donner un moment aux belles dames; il visita les fortifications de la place et de ses trois châteaux; il parcourut les côtes jusqu'à l'Espagne; il montra aux ingénieurs qu'il

sait diriger leurs travaux mieux qu'ils ne savent eux-mêmes; tous les officiers apprirent que ce qu'ils appellent fatigue n'est pour lui que promenade et exercice; les habiles admirèrent et les timides furent rassurés. Comme il faut mettre les voyages à profit, nous eûmes grand soin de nous instruire des fautes qui ont fait perdre à Bayonne le commerce des laines d'Espagne, et comment les mauvais succès de la pêche de la baleine ont ruiné Saint-Jean-de-Luz; mais, en suivant M. le maréchal sur les côtes, nous vîmes quelque chose qui nous intéressa bien davantage.

Nous vîmes, non sans plaisir,
Sur ces montagnes stériles,
La Basquaise aux pieds agiles
Voler plutôt que courir:
Cette démarche si belle,
Que rêva longtemps Marcelle,
N'a pas la grâce de celle
Qu'elle a sans étudier;
Et le plus vite coursier
Sous qui la pierre étincelle
N'est pas si rapide qu'elle,
Qui, toujours nous devançant,
Jetoit des fleurs en dansant.
Cheveux noirs sous toile blanche,
Front levé, mains sur la hanche,
Fin corset, jupon d'été,
Tout sert son agilité;
Et, sûre d'être jolie,
Toute sa simplicité
Semble être coquetterie.
Mais depuis qu'en ces hameaux

Des curés à grands chapeaux
Ont attristé l'innocence,
Voulant ajouter la danse
Aux sept péchés capitaux,
Cette doctrine imbécile
Ote au Basque son air vif;
Son tambourin, inutile,
S'use à demeurer oisif.

M. le maréchal, qui croit au contraire que tout plaisir est un bien, qu'il faut conserver à ce peuple son génie qui le rend heureux, a annoncé qu'il attacheroit un tambourin à chaque paroisse; et un sage gouvernement réparera le mal qu'a fait une religion mal entendue.

Si les sérails s'établissent quelque jour en France, le pays des Basques sera pour nous ce que la Géorgie et la Circassie sont pour les Turcs; il y a même déjà des exemples qui font croire que l'espèce de commerce qui enrichit ces deux provinces s'établira un jour dans la nôtre, et vous pensez bien qu'une troupe comme nous étions, tenant à honneur notre fragilité, ne passa pas dans ce lieu-là sans s'en apercevoir; aussi, en nous arrêtant à Saint-Jean-de-Luz, où une très belle halte nous attendoit, pendant qu'on descendoit de cheval,

Le capitaine des dragons,
Ce sont les Basques de Cythère,
Ayant vu certains traits mignons,

Les traitoit fort à la légère,
Et la friponne, dans un coin,
Résistoit... mais ne crioit point.

Nous entrâmes très mal à propos, et de leur désordre, qui fut bien vite réparé, nous remarquâmes distinctement beaucoup de rougeur sur le front de la Basquaise.

De savoir si cette rougeur
Étoit ou désir ou pudeur,
J'en laisse raisonner quelque autre,
Car je respecte trop la vôtre.

Mais cette surprise fut bien plus grande de tous côtés quand cette jeune fille se trouva être de la connoissance de tout le monde, et que nous nous écriâmes tous : « Eh ! c'est elle ! » Il faut savoir qu'un brave officier général, étant allé dans ce pays pour connoître des lieux où il pourroit avoir la guerre à faire, ramena à Bordeaux deux très jolies Basquaises ; ce sérail peu nombreux ne lui en convenoit pas plus mal.

L'une des deux fut d'abord préférée,
Et du sultan sembla fixer le choix ;
Mais, quand l'amour eut vidé son carquois,
L'autre eut son tour, l'autre fut adorée.
De l'abandon naît l'ennui du sérail.
Et le chagrin, plus dur que le travail,
Eut ramené bientôt sur ces montagnes
L'infortunée, où cachant son dépit,
Cachant aussi l'histoire à ses compagnes,

L'amour encore occupe son esprit;
Elle entretient un souvenir fidèle
Dans le lieu même où l'on fut épris d'elle,
Au cabaret où, surpris de la voir,
L'heureux sultan l'honora du mouchoir.

Cependant, la situation où nous la trouvâmes nous consola un peu, nous fit même espérer de la revoir bientôt à Bordeaux,

Très peu surpris que l'amour l'y ramène,
Du général au simple capitaine.

Je ne vous entretiendrai pas, Madame la duchesse, de ce que nous fîmes à Bayonne. M. le chevalier de La Tresne y exerça son régiment, que M. le maréchal passa en revue, et que tout le monde trouva très beau; M. d'Estillac acheta beaucoup de vanille pour les dames de Bordeaux et beaucoup de toiles des Indes pour les hommes; M. de Tuillier y marchanda des chevaux d'Espagne.

Et moi, je ne fis rien du tout.
Oh! que vous êtes de mon goût,
Adorable et sainte paresse,
Que Chapelle et Chaulieu professe,
Mes maîtres en cela surtout!

M. le maréchal, ayant donné tous les ordres dont l'exécution mettra les côtes hors d'insultes et Bayonne en défense, voulut revenir par ce pays qu'on nomme les *petites landes*, plus cultivé et plus

habité que les grandes, parce qu'il est arrosé de rivières qui le fertilisent et y portent quelque commerce.

Dax fut la première ville que nous rencontrâmes ; à peine y étions-nous arrivés qu'un vieux chanoine, correspondant de quelque académie, m'avoit déjà appris que cette ville est ainsi nommée du mot latin *aqua,* à cause de ses fontaines d'eau chaude; que les Aquitains, ses premiers habitans, ont donné leur nom à toute la province; qu'elle étoit la résidence du commandant des troupes romaines. De tant de gloire, il ne lui reste que d'avoir un évêque et un vieux château. M. le maréchal visita ce vieux château, probablement parce que Dax, l'entrepôt de toutes les denrées du pays, n'étant qu'à huit lieues de Bayonne, sur la rivière qui forme le port de cette dernière ville, seroit un poste important dans le cas où celle-ci auroit un siège à soutenir. Il logea chez M. l'évêque, qui, dans la soirée que nous passâmes avec lui, nous parut être

Sans ambition, sans envie,
D'esprit aisé, simple en ses mœurs,
Menant une très douce vie
Entre ses oiseaux et ses fleurs.

Il cultive, en effet, les plus belles plantes du monde; il nous fit voir de très beaux oignons de Mahon, apportés en France depuis la conquête de

Minorque; sur quoi, le vieux chanoine me conta que la plupart des grandes conquêtes avoient été marquées par des transplantations pareilles : que Scipion avoit apporté les grenades d'Afrique, Lucullus les cerises d'Asie, saint Louis les renoncules de la Terre sainte; et, après avoir comparé M. le maréchal à ces conquérans, le chanoine et moi nous nous mîmes en prières, et nous écriâmes :

En faveur de ce bel oignon
Dont le héros qui prit Mahon
T'apporta la graine féconde,
Dieu qui présides aux jardins,
Sur lui répands à pleines mains
Tes dons, le seul bien de ce monde.

Je ne vous répéterai assurément pas, Madame, toutes les harangues que M. le maréchal daigna entendre : il n'y eut point de corps de ville ou de magistrature, de chapitre ni de couvent, qui ne crut lui devoir députer un harangueur; il n'y a point d'espèces d'éloges qu'ils ne crurent lui devoir donner, jusque-là que le premier consul de Tartas l'appela Pindare.

Je ne m'arrêterai pas non plus au Mont-de-Marsan pour vous peindre toute la noblesse des environs, subitement rassemblée pour venir au-devant de M. le maréchal, qui, toujours surpris des honneurs qu'on s'empresse à lui rendre, ne les attendoit point, et, n'ayant commandé au cui-

sinier qui le précédoit qu'un souper pour douze personnes, en retint plus de cinquante : une heure suffit à servir deux tables, de façon que ce grand nombre de convives pouvoit se croire attendu.

Il nous restoit encore plusieurs jours de marche, et notre surprise fut grande lorsque, dès le lendemain,

Nous crûmes retrouver Bordeaux,
Non ses maisons, ni ses vaisseaux,
Nous trouvâmes bien davantage.
Je vais expliquer nettement
Ce merveilleux enchantement,
Tenant du ciel, pour mon partage,
L'art qu'eut le devin du village :
Tout ennuyé de ne plus voir
Son héros, qui longtemps voyage,
Bordeaux venoit pour le revoir
Et le fêter sur son passage ;
Et, par Bordeaux, ici j'entends :
Montferrand, Brassier, La Borie,
Ce qu'a cette ville jolie
De plus aimables habitans,

dont un très grand nombre s'étoit rendu à Bazas, chez M. de La Borie, où M. le maréchal fut reçu avec une magnificence digne et du maître de la maison, et de l'hôte qu'on y recevoit. Mme de La Borie et Mme de Brassier s'y étoient aussi rendues, et M. le maréchal en fut flatté bien davantage, en songeant que la journée est longue de Bordeaux à Bazas, et que ces deux belles

Ont dans toute leur contenance

Une douce et molle indolence,
Dont l'amour d'autant plus gémit
Qu'elle n'est point dans leur esprit.

Le plaisir de voir M. le maréchal fit aussi sortir de sa retraite un ermite du voisinage,

Le sage président Lalanne,
A qui tout citadin ne semble qu'un profane,
Qui, des soins de ce monde à présent délivré,
S'applaudit d'une paix si grande,
Et ressemble au rat retiré
Dans un fromage de Hollande.

Jusque-là, M. le maréchal avoit suivi, sans se détourner, la route qui le ramenoit à Bordeaux; mais ici il quitta le chemin et fut passer la Garonne à Langon, pour aller voir Mme de Verdusan à La Réole; M. de Verdusan étoit venu l'en prier à Bazas, et y avoit invité toute cette nombreuse compagnie.

Et cette belle Verdusan
Fit ce soir-là plus de conquêtes,
Tourna quatre fois plus de têtes,
Qu'une autre belle en tout un an.

Le lendemain fut le jour de notre arrivée à Bordeaux; mais M. le maréchal se détourna de quelques lieues, pour aller dîner à Cadillac. Je me souviens que, dans le chemin, la maladresse d'un postillon, pour éviter une petite ornière, me pensa jeter dans un fossé.

Le château de Cadillac, immense quoiqu'on en ait abattu deux ailes, subsiste, comme les pyramides d'Égypte, pour rendre remarquable la sépulture de l'homme fameux qui le fit bâtir, du duc d'Épernon, favori d'un roi foible, rebelle sous un ministère puissant.

Ce lieu sévère et redouté,
Monument de faveur, asile des disgrâces,
Ce lieu d'où partoient les menaces,
S'étonne bien d'être habité
Par les Amours et par les Grâces...

Par Mme la marquise de Cadillac, qui y reçut M. le maréchal avec autant d'empressement et de joie que le duc autrefois ressentit de peine quand il fut forcé d'y recevoir le cardinal de Richelieu.

Son ombre encor s'en offense,
Et ses mânes vagabonds,
Dans les souterrains profonds
De cet édifice immense,
Au seul nom de Richelieu
Rallumant toute leur haine,
Vouloient fuir; mais dans ce lieu
La froide mort les enchaîne.
Eh quoi! n'est-ce pas assez
Que tant d'honneurs soient passés
De ma tête sur la sienne?
Qu'il sache, dans la Guienne,
S'attacher également
Le clergé, le parlement,
Dont les querelles diverses
Firent toutes mes traverses;

Faut-il que j'aie à gémir,
Dans le funèbre silence,
De voir ce que sa présence
Porte partout de plaisir ?

Laissons murmurer cette ombre implacable, et hâtons-nous de rentrer à Bordeaux. Nous y arrivâmes à minuit, ayant longtemps voyagé au chant des rossignols; je proposois à M. le comte de Mauron, qui, depuis La Réole, étoit mon compagnon de voyage, de nous arrêter dans les bois, et d'y passer la nuit à les écouter, mais il n'en voulut rien faire, très empressé de rentrer à Bordeaux,

Où l'on put voir, en arrivant,
Que notre joie étoit extrême,
Car il faut bien, et trop souvent,
Se reposer du plaisir même.





VERS ADRESSÉS PAR M. DE RULHIÈRE

A

M. LE M^AL DE RICHELIEU

AU NOM DE

MME LA M^SE DE ROCHECHOUART

ET PRÉSENTÉS PAR ELLE

LE 1er JANVIER 1759

Chaque belle croit tout un jour
Qu'elle vous fixe sans retour,
Et le lendemain elle pleure;
Vous lisez peut-être à cette heure
Leurs plaintes, leurs billets charmans,
Où chacune, d'un soin extrême,
Dans d'équivoques complimens,
Forme des vœux pour elle-même.
Je préfère au plus tendre amour
L'amitié que vous faites naître,
Bien plus certaine du retour,
Plus tendre, plus vive peut-être.

Voilà mon cœur, et, pour mes vœux,
Ils sont comblés par votre gloire;
Vous goûtez le loisir heureux
D'un héros après la victoire.
A-t-on pu sur tous vos travaux
Jeter le voile le plus mince?
Ah! le fruit de votre repos
Est le bonheur d'une province.





LETTRE A M. FRÉRON

SUR UNE FÊTE DONNÉE A BORDEAUX

EN 1758



JE vous obéis, Monsieur, et je vais vous donner une description de la fête dont on vous a parlé. Mme la comtesse d'Egmont, désirant connoître en détail les différentes parties d'un vaisseau, M. La Fore fit choix d'un bâtiment russe qui devoit partir le lendemain pour porter aux Moscovites cinq cents tonneaux de nos vins et de nos eaux-de-vie.

Vous m'allez demander encore
Ce que c'est que Monsieur La Fore.
Demandez-le au premier passant,
A cette vieille, à cet enfant:
Tout le connoît, l'estime, l'aime.
Il possède un talent suprême
Pour les fêtes; il en donna
D'une beauté très peu commune;
Mais un jour qu'il en donnoit une,
Lui-même en chemin l'oublia.

Qui diroit tout seroit prolixe;
Ses esprits toujours agités
Le promènent de tous côtés.
L'air inquiet, le regard fixe,
Il marche à pas précipités,
Et l'affaire qu'il a, c'est celle
Du premier voisin qui l'appelle.
Ah! qu'il faisoit beau de le voir,
Lorsque la disette fatale
Désola cette capitale,
Contenant tout dans le devoir!
Un seul jour il quitta la ville;
Le peuple, jusque-là tranquille,
A la révolte s'anima;
Il revint, et tout se calma.

Voilà quel est M. La Fore, qui a été l'ordonnateur de cette fête. Il attendoit Mme la comtesse sur un brigantin dont la chambre étoit superbement ornée, et dont les rameurs, vêtus de rouge et couverts d'argent, tenoient hautes et prêtes à tomber leurs rames peintes et décorées des armes de M. le maréchal de Richelieu.

Dans un ciel pur et sans nuage,
L'astre qui mesure les jours
Précipitoit déjà son cours
Vers l'horizon qui le partage,
Et, suspendu quelques instans
Entre deux mondes qu'il éclaire,
Il contemploit les habitans
De l'un et de l'autre hémisphère.

C'est-à-dire, vers les six heures du soir, par le plus beau temps du monde, une foule innom-

brable de peuple bordant le rivage, tout ce que Bordeaux a de jolies femmes étant aux fenêtres dans leurs plus galantes parures, M. le maréchal de Richelieu, Mme la duchesse d'Aiguillon et Mme la comtesse d'Egmont, arrivèrent à la première cale au bruit des canons et des acclamations de joie qu'excitoit leur présence. M. La Fore les reçut sur son brigantin, précédé d'un bateau chargé de canons, de tambourins, de violons et de cors de chasse. Il les conduisit au vaisseau russe, qui étoit orné de guirlandes, de tapis, et des pavillons de toutes les nations. M. Harmensen, consul de Suède, à l'adresse duquel le vaisseau étoit arrivé, en fit les honneurs.

Tandis qu'il expliquoit à la jeune déesse
Par quel art et par quelle adresse
L'homme si foible et si puissant
Guide un navire obéissant,
Par le secours des vents le conduit sur les ondes,
Comment, s'ils sont sortis de leurs prisons profondes,
La voile, abandonnée à leur souffle inconstant,
Autour d'un triple mât se resserre et s'étend,

le brigantin revenoit au rivage. Toutes les dames s'y embarquèrent, menées chacune par un volontaire de Guyenne, et ce fut au milieu de la mer, sur le tillac d'un navire, que furent présentées à M. le maréchal ce grand nombre de femmes aimables que le commerce retient à Bordeaux. Une tente étoit élevée sur le tillac, sous laquelle une

magnifique collation se trouva préparée. Un vent nord-ouest sembloit souffler exprès pour donner à Mme la comtesse le spectacle de trois vaisseaux étrangers qui entrèrent dans le port à pleines voiles, et vinrent saluer le vaisseau qu'elle commandoit. Dès qu'il fut nuit, on leva les toiles qui couvroient le tillac; les musiciens y montèrent, le bal commença.

Au bruit des danses, des canons,
Les Néréides, les Tritons,
Troupe sur les mers adorée,
Se laissant aller sur les flots,
A la faveur de la marée
Remontèrent jusqu'à Bordeaux.
Ils s'approchèrent du navire,
Et reconnurent ce héros
Que, sur les bords de leur empire,
Ils avoient vu, l'un à Mahon,
L'un près de Stade, l'autre à Gênes.
Mais, à voir régner sur son front
Cette grâce qui nous enchaîne,
A ce regard si séduisant,
Qu'ils n'avoient vu qu'en frémissant,
Ils le reconnoissoient à peine.

Toute cette troupe se joignit aussitôt aux nymphes de la rivière, qui, s'élevant à demi sur la surface des eaux, dansoient autour du vaisseau, et chantoient plusieurs chansons relatives à la fête et aux personnes qui en faisoient l'objet. Dans le temps que le navire exécutoit plusieurs manœuvres, des chaloupes, remplies de tambours et de fifres,

descendoient et montoient la rivière; toute la partie de la ville qui répond au port étoit illuminée, et formoit le spectacle le plus brillant.

Entre tous les ormeaux qui bordent le rivage,
Un vieux orme s'élève, et c'est sous son ombrage
Que, découvrant au loin la surface des eaux,
Le commerçant heureux voit rentrer ses vaisseaux.
Le parjure jamais n'approcha cet asile;
  Et les vieillards disent que, de tous temps,
Les traités qu'on a faits sous son ombre tranquille
    Ont été justes et constans.
    Un intendant couvert de gloire
(Faut-il que cette tache ait souillé sa mémoire
    Et qu'un grand nom soit obscurci !),
Déclarant aux ormeaux la guerre la plus vive,
Du plus bel ornement dépouilla cette rive.
L'égide de Pallas vint couvrir celui-ci;
Pallas le préserva de la hache inhumaine;
    Et consacré depuis ce temps
    A la déesse des talens,
Le destin de Bordeaux à son destin s'enchaîne.
    Tant que cet orme durera,
    Qu'avec respect on soutiendra
Ses rameaux, que son tronc ne soutiendroit qu'à peine,
  Bordeaux doit être une seconde Athène.

On sait bien que Pallas est Mme la duchesse d'Aiguillon, et depuis cette grande histoire l'orme est appelé *l'arbre de Mme la duchesse.* Il est taillé en parasol; quatre bancs qui l'entourent renferment un espace de plus de cent pieds de circonférence qu'il couvre de son ombre.

Plus d'une amoureuse flamme
Y trouva contentement,

Et sous cet orme un amant
N'attend point en vain sa dame.
La nuit de tous les côtés,
Pourvu que le mari dorme,
On se rend sous le bel orme ;
Aussi toutes les beautés
De loin et du voisinage
Avoient orné son feuillage :
Rubans de toutes couleurs,
Belles guirlandes de fleurs ;
Et dans ce lieu délectable
S'étend une grande table
Que couvre un souper fort beau :
Mets brûlans, vins à la glace ;
Les dames y prirent place
En descendant du vaisseau.
Si la Discorde cruelle
Sur la table avoit jeté
Une pomme à la plus belle,
On n'auroit point disputé ;
Et tout le monde devine
Qu'on eût vu se réunir
Tant de belles pour l'offrir
A vous, comtesse divine.

Tout le peuple se rassembla autour de l'orme ; on entendoit voler de bouche en bouche, avec les noms de M. le maréchal, de Mme d'Aiguillon et de Mme d'Egmont, des louanges simples, naïves, et par conséquent plus flatteuses. On devoit exécuter dans ce lieu même un concert et un bal, mais la foule rendit ce projet inutile. La symphonie se dispersa dans plusieurs maisons, ainsi que les dames, et Mme d'Egmont alla, dansant de bal en bal, partout admirée et partout applaudie. La

danse fut interrompue par un bruit d'artillerie. On courut aux fenêtres, et on vit les vaisseaux et le port illuminés, et tout le peuple dansant aux chansons, aux fifres et aux tambours. On tira un feu d'artifice; ensuite les bals recommencèrent.

Et ce qui se fit dans le bal,
Ce qu'y devinrent tant de belles,
Si l'on y vainquit des cruelles,
Si l'on se connut un rival,
Si l'on y fit des infidèles,
C'est là l'histoire de tout bal.
Les premiers rayons de l'aurore
Revirent tout le monde encore,
Et l'on fut se coucher enfin
Vers les six heures du matin.

Au moment où l'on se séparoit, le vaisseau russe mettoit à la voile, et salua M. le maréchal et les dames de toute son artillerie.

J'ai l'honneur d'être, etc.





NOTES

SUR

LES FEMMES DES *ANECDOTES*

Page 1, ligne 12. Marie-Adélaïde de Savoie, née le 6 décembre 1685, mariée le 7 décembre 1697 à Louis de France, duc de Bourgogne, morte le 12 février 1712.

2, 25. Marie-Louise-Élisabeth d'Orléans, fille aînée du régent, née le 20 août 1695, mariée le 6 juillet 1710 à Charles de France, duc de Berry, frère cadet du duc de Bourgogne, veuve le 4 mai 1714, morte le 21 juillet 1719.

— 27. Charlotte-Aglaé d'Orléans, dite Mlle de Valois, troisième fille du régent, née le 22 octobre 1700, morte le 19 janvier 1761. Elle épousa, le 12 février 1720, François-Marie d'Este, duc de Modène.

3, 1. Louise-Françoise de Bourbon, dite Mlle de Nantes, fille de Louis XIV et de Mme de Montespan, née le 1er juin 1673, mariée le 24 juillet 1685 à Louis III de Bourbon-Condé, petit-fils du grand Condé, morte le 16 juin 1743.

— 2. Françoise-Marie de Bourbon, dite Mlle de Blois, sœur de la précédente, née le 9 février 1677, mariée le 18 février 1692 à Philippe II, duc d'Orléans, morte le 1er février 1749.

— 4. Louise-Anne de Bourbon-Condé, fille de Mme la

Duchesse, née le 23 juin 1695, dite Mlle DE CHAROLAIS, morte le 8 avril 1758.

6, 21. Peut-être la maréchale DE VILLARS.

9, 4. HONORÉE-JULIE-FRANÇOISE DE ZURLAUBEN, fille de Béat-Jacques de Zurlauben, lieutenant général, mariée, en juillet 1712, à Henri-Louis de Choiseul, marquis de Meuse.

— MARIE-LOUISE-CATHERINE DE NESMOND, fille et unique héritière d'André de Nesmond, lieutenant général des armées navales, qui prit Carthagène en 1697, et de Catherine de Métivier. Elle épousa, le 8 novembre 1705, Louis de Harcourt, comte de Sézanne, fils du marquis de Beuvron. Morte en 1726.

— ANNE-BONNE DOUBLET DE PERSAN, fille d'un conseiller au Parlement, mariée le 25 mars 1711 à Armand-Louis-François de Foucault, marquis de Saint-Germain-Beaupré.

15, 17. ROSALIE DE CHATILLON, fille d'Alexandre-Henri, marquis de Châtillon, premier gentilhomme de Monsieur, frère de Louis XIV, et de Marie de Brouilly de Piennes. Elle épousa, le 27 décembre 1714, Louis-Vincent, marquis de Gœbriant.

17, 3. MARIE-RENÉE DE MONTMORENCY-LUXEMBOURG, née le 21 juillet 1697, mariée le 15 avril 1716 à Louis-François-Anne de Neufville, duc de Retz, puis de Villeroi, né en 1695, petit-fils du second maréchal de Villeroi.

— 28. ANGÉLIQUE-VICTOIRE DE BOURNONVILLE, fille du prince de Bournonville, mariée le 6 janvier 1706 à Jean-Baptiste de Durfort, duc de Duras, morte le 30 septembre 1764.

18, 1. CHARLES DE LÉVIS, comte de Charlus, on prononçait *Charlu*, né en 1698, fils du duc de Lévis, mort en 1724.

19, 17. MARIE-JOSEPH DE BOUFFLERS, fille du maréchal de Boufflers, mariée le 4 septembre 1720 à François-Camille de Neufville, marquis, puis duc d'Alincourt, frère cadet du duc de Villeroi. Elle mourut le 17 mars 1738.

23, 4. Marie-Louise de Béchameil, fille de Louis, seigneur de Nointel, mariée, en avril 1692, à Arthur-Timoléon de Cossé, duc de Brissac, mort le 1er juillet 1709. Morte le 2 avril 1740, à soixante-dix-neuf ans.

25, 8. Armande-Félice de la Porte-Mazarin, fille du duc de Mazarin, mariée le 2 avril 1709 à Louis de Mailly, marquis de Nesle, morte le 19 octobre 1729.

26, 16. N. de Brégy, femme de François Ferrand d'Averne, lieutenant aux gardes, fait par le régent, amant de Mme d'Averne, gouverneur de Navarreins. Il mourut à Paris, sur la paroisse Saint-Sulpice, le 26 mars 1766, âgé de soixante-douze ans. Il portait alors le titre de marquis. Le 11 mai 1777, un marquis d'Averne, capitaine aux gendarmes d'Artois, peut-être un descendant de Mme d'Averne, épousa Mlle de Rallemont.

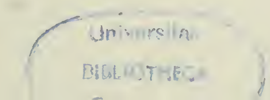
27, 17. Marie-Charlotte Sobieska, petite-fille du roi de Pologne, mariée le 1er avril 1724 à Charles-Godefroy de La Tour-d'Auvergne, prince d'Albret, puis duc de Bouillon.

29, 25. Marie-Sophie de Courcillon, mariée d'abord au duc de Pecquigny, remariée en 1732 à Hercule-Mériadec, duc de Rohan.

32, 10. La présidente Portail. Marthe-Antoinette Aubery, fille de Félix Aubery, marquis de Vatan, mariée le 15 mai 1732 à Jean-Louis Portail, président à mortier au Parlement de Paris.

41, 3. Françoise de Mailly, fille de Louis, comte de Mailly, mariée le 9 juillet 1709 à Scipion-Sidoin-Apollinaire-Armand, vicomte de Polignac.





Imprimé par D. Jouaust

POUR LA COLLECTION

DES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

M DCCC XC


COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 12 20 16 7